





# Bulletin de l'Institut de linguistique

**27**

Université de Lausanne

## **Comité de rédaction :**

Jean-Baptiste Blanc

Xavier Gradoux

Marianne Kilani-Schoch

Pascal Singy

ISSN 1023-134X

©Université de Lausanne

Tous droits réservés



**Le parler « jeune »  
en Suisse romande :  
Quelles perceptions ?**

Pascal Singy  
Francesca Poggia Mileti  
Céline Bourquin  
Patrick Ischer

**Université de Lausanne**



# Sommaire

<b>Avant-propos (Pascal Singy) .....</b>	<b>9</b>
<b>1. Introduction .....</b>	<b>11</b>
1.1. Pourquoi un tel intérêt ? .....	11
1.2. Un objet symboliquement investi.....	12
1.3. La « jeunesse » .....	13
1.4. Des « parlars jeunes » .....	14
1.5. Le parler jeune : du centre à la périphérie.....	15
1.6. Les contours de l'étude .....	17
<b>2. Le « parler jeune » : quelle(s) définition(s) ? .....</b>	<b>19</b>
2.1. Le « parler jeune », une question de lexique avant tout.....	19
2.2. Parler « jeune » au pluriel .....	22
2.3. Le « parler jeune » et ses dénominations .....	25
<b>3. Regards portés sur le « parler jeune » .....</b>	<b>27</b>
3.1. Une forme de français appauvrie .....	27
3.2. Créativité et originalité du « parler jeune » .....	28
3.3. Entre créativité et appauvrissement .....	29
3.4. La critique de la vulgarité et de l'irrespect.....	30
<b>4. Origines du « parler jeune » : opinions variées .....</b>	<b>33</b>
4.1. Le parler des banlieues françaises et ... des ghettos américains .....	33
4.2. Le langage de la rue.....	34
4.3. L'inspiration musicale.....	36
4.4. Les nouveaux moyens de communication, la télévision et le cinéma .....	38
<b>5. Le « parler jeune » romand : une pratique effective .....</b>	<b>41</b>
5.1. Une pratique habituelle .....	42
5.2. Une pratique raisonnée.....	42
5.3. Une pratique non intégrée .....	43

5.4. Le « parler jeune » : une initiation plus ou moins précoce .....	43
5.5. Filles et garçons : un même regard porté sur le « parler jeune » ? .....	47
5.6. Le « parler jeune » : une pratique destinée à durer ? .....	52
5.7. L'entrée dans le monde professionnel .....	54
<b>6. « Parler jeune » : Pourquoi, quand et avec qui ?.....</b>	<b>57</b>
6.1. La fonction identitaire .....	58
6.2. La fonction ludique.....	64
6.3. La fonction cryptique.....	65
6.4. La fonction d'accommodation.....	66
6.5. La fonction d'économie.....	67
6.6. La fonction cathartique .....	68
6.7. Quel usage du « parler jeune » dans le contexte familial et scolaire ?....	68
<b>7. Un certain rapport à la France .....</b>	<b>77</b>
7.1. Le « parler jeune » de France : une référence ?.....	77
7.2. Les signes d'un malaise .....	80
<b>8. Synthèse conclusive .....</b>	<b>85</b>
<b>Bibliographie.....</b>	<b>93</b>

## Avant-propos

Il est de tradition que le *BIL* offre de temps à autre la possibilité à des linguistes de l'Université de Lausanne de donner à connaître de manière un peu large le produit plus ou moins affiné de certains de leurs travaux. C'est ainsi qu'il faut comprendre le contenu du présent volume qui s'attache à rendre compte des résultats les plus topiques d'une étude financée par le Fonds national suisse de la recherche<sup>1</sup>. Menée dans trois cantons suisses, cette étude visait à cerner le regard que les jeunes locuteurs portent sur le français de Suisse romande ou, plus justement, sur ses variétés, tant sociales que régionales.

Faute de place, nous avons concentré l'attention ici sur les seules pratiques langagières juvéniles que l'on tend à catégoriser sous le nom – trop vague mais commode – de parler « jeune ». Le lecteur en jugera, mais tout a été fait dans les pages à venir pour éviter cette spectacularisation du déviant, pour le dire dans les termes de Gasquet-Cyrus<sup>2</sup>, à laquelle aboutissent *nolens volens* certaines études essentiellement lexicales, études susceptibles d'exercer un effet péjorant sur l'image des jeunes générations<sup>3</sup>. On espère ainsi que les années qui nous séparent de cette étude – achevée en 2008 – permettront une comparaison avec des données plus récentes, tout en évitant une stigmatisation des sondés concernés. A cet égard, il faut rappeler que les réactions d'alors à l'endroit de nos résultats avaient donné lieu à des récupérations plus ou moins hasardeuses dans la sphère médiatique.

---

<sup>1</sup> FNS No 405640-108613.

<sup>2</sup> Cf. Gasquet-Cyrus M. (2002), « Sociolinguistique urbaine ou urbanisation de la sociolinguistique ? Regards critiques et historiques sur la sociolinguistique », *Marges linguistiques*, 3, p. 54-71.

<sup>3</sup> Sur ce point, cf. Auzanneau M. (2001), « 'La langue des cités' ? Contribution pour la libération d'un mythe », *Langages, Adolescence*, Tome 27, n° 24, p. 873-885.

De nombreuses personnes doivent être remerciées au travers de ces lignes. Tout d'abord la centaine de jeunes gens et jeunes filles qui ont bien voulu prendre part aux enquêtes exploratoires et à l'étude proprement dite. Ensuite, Ema Zalla pour sa précieuse collaboration. Puis, Elise Forestier pour sa relecture du manuscrit. Mais on voudrait également remercier les membres du Comité de rédaction du *BIL* qui ont accepté la publication de la présente étude. Enfin, Jean-Baptiste Blanc pour son travail d'édition.

Pascal Singy

# 1. Introduction

L'étude des rapports que les jeunes générations entretiennent avec des formes de parlers qui leur appartiendraient en propre ne date pas d'aujourd'hui. En effet, dès le début des années 1970, des sociolinguistes et des sociologues ont pris ces parlers pour objet d'observation. Initiées aux Etats-Unis, en particulier dans les ghettos multiethniques de certaines métropoles<sup>4</sup>, ces études sur le lien entre faits de langue et jeunes générations se sont ensuite multipliées et les terrains d'enquêtes se sont peu à peu diversifiés (Pujolar, 2008 ; Auzanneau et Juillard, 2012), au point de ne plus se limiter aux seuls pays occidentaux, puisque l'on recense aujourd'hui de telles études dans plusieurs pays d'Afrique, tels l'Algérie, le Sénégal, le Cameroun ou la Mauritanie, par exemple (Androutsopoulos, 2008).

## 1.1. Pourquoi un tel intérêt ?

Cet intérêt grandissant pour les usages langagiers des jeunes générations ne relève assurément pas du hasard ou d'un effet de mode ponctuel. Tout indique que l'explication tient en partie dans le fait que les chercheurs ne se trouvent pas au-dessus de la mêlée sociopolitique (Touraine, 1984), en ce qu'ils sont influencés par les forces de ce qu'il est convenu d'appeler le champ de la demande sociale. Les chercheurs en sociolinguistique et en sociologie ne sauraient échapper à la règle. De ce point de vue, on peut, par exemple, avancer que la très forte visibilité – grâce aux médias et aux technologies de l'information et de la communication – de formes langagières que semblent bien privilégier certains jeunes locuteurs a sans doute interpellé les autorités politiques. Et l'on peut penser que ces autorités ont été interpellées au point de favoriser le financement de certaines études, au détriment d'autres, ou encore de commander des

---

<sup>4</sup> Il s'agit bien évidemment de l'étude qu'a conduite William Labov (1972) aux Etats-Unis et centrée sur le *Black English Vernacular*.

rapports élaborés par des universitaires dans la perspective de pouvoir disposer de données qui permettent de mieux comprendre les enjeux attenants à ces usages langagiers des populations adolescente et post-adolescente.

On sait par ailleurs que les valeurs culturelles inhérentes à la société, et qui forment le champ axiologique, orientent le chercheur dans le choix des thèmes qu'il aborde. C'est en définitive aux pressions de ce champ que le sociolinguiste Henri Boyer (1997) fait référence quand il tente d'expliquer la prolifération des études centrées depuis plusieurs années sur les usages langagiers des jeunes générations. Pour cet auteur, la jeunesse, surtout si elle est en révolte, constitue un véritable objet de « gourmandise » pour les membres de la société civile, soit tout un chacun, qui veulent être au fait – par la prise de connaissance de recherches dans le domaine – de ses manifestations, entre autres linguistiques, pour peut-être se les approprier et se donner l'impression d'en être, au moins un peu.

## **1.2. Un objet symboliquement investi**

Par-delà la diversité de leurs approches, toutes les études portant sur le « parler jeune » présentent en commun au moins une idée force, certes plus ou moins explicitée. Cette idée force admet que les adolescents et post-adolescents se trouvent dans une situation de transition sociale (Eckert, 2000) – clairement sortis de l'enfance, ils sont en passe de rejoindre le monde des adultes – qui appelle, de leur part, un fort investissement au plan de l'activité symbolique et identitaire. Les choix musicaux et vestimentaires ne sont pas ici les seuls concernés. Cet investissement symbolique se manifeste également au niveau du langage et se reflète avant tout dans une tendance à marquer par le biais d'un code langagier particulier une appartenance groupale donnée et, dans le même temps, à se distancier de telle ou telle autre collectivité particulière.

Mais les résultats de nombreuses recherches ont aussi mis au jour d'autres fonctionnalités que celle à valeur identitaire des usages langagiers des jeunes générations (e.g. Logier, 2002). Par exemple, on observe une certaine propension chez les jeunes générations qui usent

d'un code langagier particulier à tirer profit de leur connaissance réservée de celui-ci pour véhiculer en présence de tiers non ratifiés des informations à contenu caché. A noter ici que le rôle de ces tiers peut être assuré par divers candidats : un adulte (parent, enseignant), un enfant ou encore un adolescent n'appartenant pas au groupe dans lequel est inséré (*outgroup*) l'émetteur d'un contenu terme à valeur cryptique.

En outre, est bien documenté le fait qu'un partage des codes langagiers en question ici peut, par effet de connivence, assurer la cohésion d'un groupe déterminé de jeunes. Enfin, il apparaît que le degré de maîtrise de ces codes langagiers peut aller de pair avec le degré d'insertion – et de reconnaissance – d'un locuteur donné dans un groupe de jeunes (*ingroup*).

### **1.3. La « jeunesse »**

Avant d'aborder plus avant ce qui est communément appelé le « parler jeune », il convient de s'arrêter brièvement sur la notion de *jeunesse* largement interrogée par nombre de sociologues et d'ethnologues. Tantôt considérée comme homogène, tantôt appréhendée en termes de diversité, ou alors perçue comme une menace ou, à l'inverse, comme une ressource, la jeunesse voit ses contours constamment redéfinis par les spécialistes de la question, lesquels se retrouvent néanmoins tous pour évoquer un allongement de cette période de la vie (De Singly, 2006 ; Galland, 2007). En effet, toujours moins encadrés par les rites de passage traditionnels qui permettaient de se situer clairement dans le continuum menant vers l'âge adulte (le départ du foyer familial, le premier emploi, la mise en couple), les jeunes se trouveraient plus longtemps dans une « condition passagère » (Levi & Schmitt, 2006) séparant l'enfance de l'âge adulte. En vue de rendre compte du caractère transitoire de la jeunesse, et du tâtonnement identitaire qui lui est propre, certains de ces mêmes spécialistes de la jeunesse avancent le concept d'identité nomade (Lamizet, 2004).

Tout le monde ou presque aujourd'hui s'accorde pour considérer que durant cette phase passagère de la vie, les dynamiques identitaires (dont celles évidemment convoquant le langage) sont fortement dépendantes des sociabilités juvéniles. En l'espèce, il n'est pas question d'autre chose

ici que de l'importance des pairs en tant que pourvoyeurs d'identité qui permettent de se déprendre au travers d'activités à portée symbolique tant des adultes, de certains autres jeunes, que de la « culture » scolaire (Mauger, 2006 ; Sauvadet, 2006).

#### 1.4. Des « parlars jeunes »

On l'imagine aisément, la description de ces codes langagiers que sont les variétés dites « parlars jeunes » suppose la prise en compte des contextes sociolinguistiques dans lesquels ils se trouvent mis en œuvre. A cet égard, les études des pratiques du parler jeune dans l'espace francophone – espace dans lequel se situe la Romandie, terrain de l'étude au cœur de cet ouvrage – se rejoignent pour voir dans ce dernier essentiellement une langue secondaire ou parasitaire, en ce sens que seul le lexique est véritablement concerné, la syntaxe ne l'étant pas ou si peu que pas<sup>5</sup>. En effet, mis à part certains effets d'intonation (peu nombreux mais bien perceptibles), cette variété de français se distingue des autres par une fécondité lexicale remarquable, fruit de procédés de création, tant sémantiques que formels. Ainsi, Jean-Pierre Goudaillier, responsable du Centre d'Argotologie de la Sorbonne et auteur d'un célèbre dictionnaire du français contemporain des cités (2001) ramène à quatre le nombre des procédés sémantiques permettant aux jeunes locuteurs francophones qu'il a inclus dans ses études de former des termes ou des expressions spécifiques.

1) La métaphore, autrement dit cette figure de style au moyen de laquelle on désigne une réalité au travers d'une autre en se fondant sur le rapport de ressemblance entre ces deux réalités – par exemple *airbag* pour désigner les seins d'une femme et *findus* pour parler d'une fille particulièrement maigre ;

2) La métonymie, autre figure de style qui permet de référer à une réalité au moyen d'une autre en se basant, cette fois, sur le rapport de contiguïté existant entre ces deux réalités – par exemple *bleu* pour évoquer un *policier* et *crêteux* pour parler d'un *punk* ;

<sup>5</sup> Par exemple, *grave* fonctionnant comme adverbe.

3) L'emprunt, lequel concerne essentiellement les langues de la migration et l'anglais – par exemple l'emprunt à l'arabe de *kiffer* (*aimer*) et l'emprunt à l'anglais de *flipper* (*avoir peur*) ;

4) La réappropriation de mots issus de l'argot français traditionnel – ainsi *clope* pour *cigarette* et *daron* pour *père*.

Parmi les procédés formels de création lexicale dégagés par Goudaillier, on retiendra en particulier les trois suivants :

1) La déformation de type verlanesque, laquelle consiste en une inversion de la structure syllabique d'un mot – par exemple *ouf* vs *fou* ou *ur* vs *rue* ;

2) La troncation ou suppression d'une ou de plusieurs syllabes d'un mot. Cette suppression peut concerner soit le début d'un mot (aphérèse) – *rien* pour *Algérien* – soit sa fin (apocope) – *tox* pour *toxicomane* ;

3) La troncation avec resuffixation, procédé de création visant à ajouter un suffixe, tel *-asse*, *-osse* ou *-ave*, à des termes amputés d'une ou plusieurs de leurs syllabes – par exemple *pourrave* issu de *pourr(-i)*.

L'observation montre que tous les jeunes locuteurs du « parler jeune » ayant le français en partage ne réservent pas le même poids à ces divers procédés. Ainsi, certains locuteurs exploiteront particulièrement un procédé – formel ou sémantique – que d'autres locuteurs, pour leur part, négligeront au bénéfice d'un autre procédé. Il convient dès lors de décliner au pluriel le « parler jeune » attesté dans l'espace francophone, espace dont le mode d'organisation, on va le voir, concourt lui aussi à cette pluralité.

### **1.5. Le parler jeune : du centre à la périphérie**

S'agissant toujours de l'espace francophone, un état des lieux<sup>6</sup> relativement récent montre qu'exception faite de quelques travaux menés en France d'outre-mer, la presque totalité des études centrées sur les rapports entre langues et jeunes générations se situe dans ce qui constitue indiscutablement – en raison surtout d'une concentration des

---

<sup>6</sup> Cf. Trimaille, C. (2005). Etudes de parlers de jeunes urbains en France. Eléments pour un état des lieux. *Cahiers de sociolinguistique*, 9, pp. 99-132.

pouvoirs intellectuels, décisionnels et informationnels – le centre de la francophonie. Autrement dit, ces études concernent la France métropolitaine, et plus précisément quelques grandes agglomérations (Paris, Marseille, Grenoble, etc.) et, plus précisément encore, certaines de leurs banlieues (Billiez, 1992).

Au vu de ses spécificités sociales, économiques comme politiques et de sa situation spatiale (en l'occurrence périphérique) au sein de l'espace francophone, rien ne donne à penser que les observations faites dans l'Hexagone à propos de ces rapports entre langues et jeunes générations puissent faire l'objet d'une quelconque généralisation valable pour notre terrain d'étude, soit la Suisse romande ; surtout quand on prend la mesure de la nature des composants sociodémographiques et interethniques des banlieues en question et de l'inégalité face aux ressources langagières qu'on y observe (Heller, 2002). Tel état de fait a justifié la conduite d'une étude d'envergure sur le « parler jeune » de Suisse romande dont il est rendu compte dans les pages à venir.

De toute évidence, cette étude se devait de considérer les conséquences sur les représentations linguistiques (Petitjean, 2009) de la distribution bipartite de l'espace francophone qui oppose un centre rayonnant (la France ou sa capitale) à une périphérie dominée, pour ainsi dire. Comme en témoignent des études conduites aussi bien au Canada (*e.g.* Maurais, 2008), en Belgique (*e.g.* Francard, 2001 ; 2010 ; 2011), qu'en Romandie (*e.g.* Singy, 2004 ; 2010), une de ces conséquences tient pour les locuteurs francophones de périphérie dans l'acceptation d'une certaine subordination linguistique par rapport à la France. Cette subordination ne se limite pas à reconnaître que la variété de prestige du français, la référence obligée, leur est extérieure, étant l'apanage exclusif des « Parisiens » ou, plus généralement, des « Français ». Elle se manifeste aussi chez nombre d'entre eux par le développement de deux types de réactions. Développée exclusivement en direction de la France, la première de ces réactions réside dans ce qu'il est difficile de désigner autrement que comme un sentiment d'infériorité linguistique, surtout quand il conduit à tenter d'effacer son accent devant un interlocuteur du centre. Une seconde réaction rencontrée chez nombre de francophones de périphérie s'incarne dans un sentiment dit d'insécurité linguistique qui

se traduit dans les faits par une propension à déprécier et à valoriser tout ensemble la variété locale du français qui est la leur.<sup>7</sup>

Il n'y a aucune raison, selon nous, que les représentations développées par les jeunes générations à propos du « parler jeune » attesté en Suisse romande échappent entièrement au conditionnement qu'engendre le mode d'organisation inégalitaire des espaces francophones. Tout semble indiquer que ce parler offre des caractéristiques communes avec la variété locale du français parlé en Romandie. En conséquence, on peut poser que comme cette dernière – et à l'instar des autres français régionaux (Warnant, 1973) – le « parler jeune » romand se révèle, d'une part, *assujetti* à une variété centrale (le « parler jeune » des banlieues parisiennes) et, d'autre part, *provincial*, en ce sens qu'il n'est pas créateur d'éléments lexicaux susceptibles d'être empruntés par des francophones vivant hors du territoire helvétique et n'adopte les innovations qu'avec un certain retard. On peut par ailleurs poser que le « parler jeune » romand présente un caractère *régional*, dans la mesure où il contient un certain nombre de traits linguistiques originaux que seul le contexte géolinguistique propre à son aire d'extension peut expliquer.

## 1.6. Les contours de l'étude

Dans ce contexte, il est fondé d'attendre de la part de certains jeunes Romands des manifestations – en rapport avec le « parler jeune » local – susceptibles d'être assimilables aux sentiments d'insécurité et d'infériorité linguistiques observés chez leurs aînés s'agissant du français local. De tels sentiments ont toute chance de peser sur les représentations que les adolescents et post-adolescents de Suisse romande élaborent à propos du « parler jeune », et, partant, sur les pratiques correspondant à ces représentations ; au point que certains d'entre eux reconnaissent, par exemple, une supériorité au « parler jeune » de leurs homologues français en regard de celui qu'ils pratiquent.

Signalons encore que l'étude a été élaborée en partant du principe que si le « parler jeune » ne figure pas au répertoire de l'ensemble des jeunes

---

<sup>7</sup> C'est ainsi, par exemple, que les membres de deux collectifs différents affirment, dans les mêmes proportions, légitime de pouvoir tirer fierté du parler vaudois et être hostiles à tout enseignement des régionalismes à l'école (Singy, P.; 2004 ; 2010).

Romands que nous avons interrogés, il a toutes chances de constituer une donnée qui trouve place dans leur imaginaire linguistique et partant, peut-être, dans leur construction identitaire.

Au plan méthodologique, nous avons limité la population investiguée à des jeunes ayant entre seize et vingt ans, période qui, pour la majorité d'entre eux, représente la fin des études et le temps de leur apprentissage professionnel, partant, leurs premières fréquentations du monde du travail, et par voie de conséquence, d'employeurs soucieux du parler de leurs apprentis, lesquels peuvent être amenés de ce fait à devoir prendre – avec peut-être quelque résistance – une distance plus ou moins définitive avec le « parler jeune ». Au total, c'est un collectif formé de soixante-deux jeunes gens et jeunes filles, assurés de l'anonymat, qui a été interrogé au travers d'entretiens semi-directifs compréhensifs<sup>8</sup>. Cet échantillon a été conçu de sorte à être indicatif de la population concernée. Aussi, dans les trois cantons francophones qui ont servi de terrains d'enquête (Genève, Neuchâtel et Vaud) a-t-on pris soin de respecter la diversité de cette population, en tenant compte de critères tels le sexe, l'âge, le lieu de résidence, la formation ainsi que du possible parcours migratoire de certains. C'est une analyse de contenu, fondée pour partie sur le modèle de l'Imaginaire linguistique (Houdebine, 1998), des entretiens transcrits dans leur totalité qui aura permis la mise en perspective des réponses des jeunes interrogés, telles que le lecteur les trouvera dans les prochains chapitres.

---

<sup>8</sup> Le protocole utilisé pour ces entretiens individuels est, entre autres choses, le fruit du contenu d'un certain nombre d'entretiens exploratoires menés auprès de jeunes ou de groupes de jeunes résidant dans diverses configurations socio-spatiales – tant urbaines que rurales – de Romandie.

## **2. Le « parler jeune » : quelle(s) définition(s) ?**

De nombreuses études le confirment, les langues ou variétés de langue constituent des objets de discours de la part de leurs usagers. Ces discours reflètent le contenu de ces savoirs intuitifs que sont les représentations linguistiques. Ce premier chapitre est précisément consacré à la manière dont les soixante-deux jeunes gens et jeunes filles ayant pris part à notre étude se représentent cette variété appelée ici le « parler jeune », dénomination qui, on le verra, ne fait pas forcément l'unanimité parmi la jeunesse de Suisse romande. Seront donc esquissés dans ces pages les contours de cette variété linguistique et ses déclinaisons tels que les conçoivent nos enquêtés.

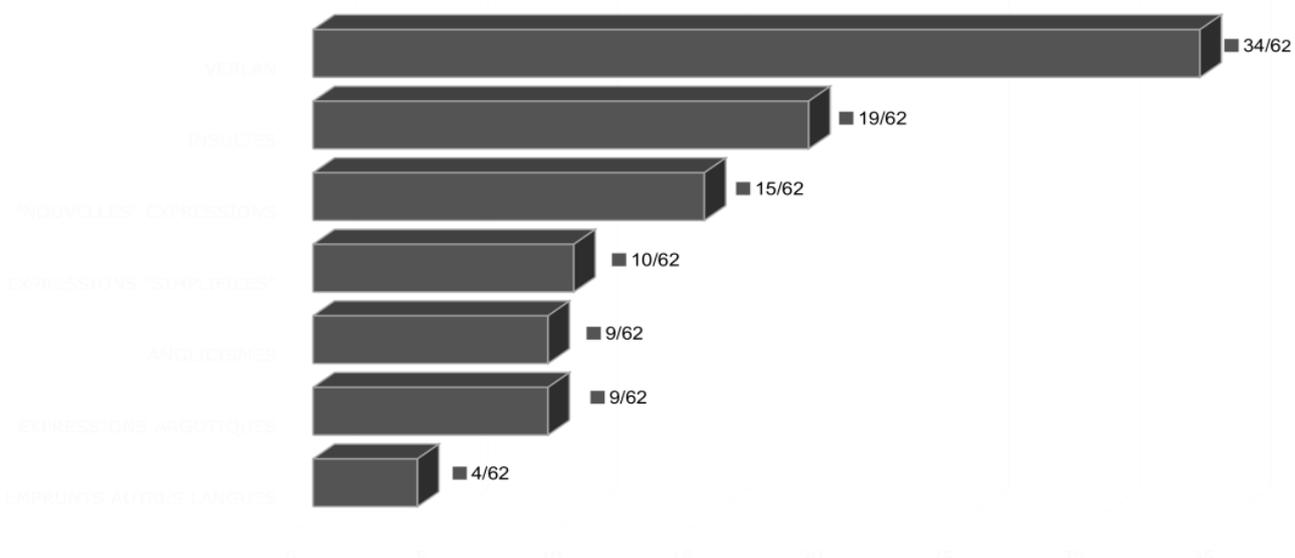
### **2.1. Le « parler jeune », une question de lexique avant tout**

La définition ou conception qu'ont les jeunes de notre collectif du « parler jeune » en usage en Suisse romande est, le plus souvent, construite par opposition à ce qu'ils tiennent pour d'autres variétés du français. Ainsi, pour les uns le « parler jeune » se caractérise essentiellement par sa modernité, son actualité. Qu'il soit ou non associé aux nouvelles technologies de l'information et de la communication (chats, SMS, etc.), le « parler jeune » est perçu comme davantage à la mode et « pas aussi vieillot » – pour reprendre les termes d'un enquêté – que le français de référence, autrement dit celui qui est enseigné à l'école. Pour d'autres, le « parler jeune » s'oppose au parler des adultes ou, plus globalement, au parler de ceux qui sont leurs aînés. Il se présente alors comme un attribut de la jeunesse – ou du moins d'une certaine jeunesse –, tout ou partie inaccessible à ceux ayant dépassé ce temps de la vie. Enfin pour certains, le « parler jeune », par son lexique principalement, se rapproche du langage courant, voire familier, et s'oppose par là même tant au français soutenu – celui des « Académies à Paris », le « français du 18<sup>e</sup> siècle » – qu'au français écrit – celui des rédactions et des dissertations. Le « parler

jeune » est dès lors conçu, dans leurs propres termes, comme « plus libre », « plus direct », « moins compliqué », « moins poli » – du fait notamment que certaines formules de politesse sont abolies, soit comme une manière de s'exprimer « un peu à l'arrache ».

Quand on leur demande en quoi consiste concrètement le « parler jeune », nos enquêtés ne se montrent pas empruntés. Ils nous livrent ainsi une série de traits définitoires exprimés en termes de procédés formels ou de catégories spécifiques de mots ou d'expressions. Il est à noter pourtant une résistance certaine à l'illustration. Ainsi, invités à le faire la grande majorité des jeunes s'est refusée à nous livrer des exemples concrets d'éléments relevant de cette variété. Diverses explications peuvent rendre compte de cet état de fait, comme la peur de se voir déconsidéré ou la crainte de perdre la face devant un enquêteur adulte. On peut par ailleurs raisonnablement admettre que le stress engendré par la situation formelle d'un entretien de recherche ait pesé sur la capacité des membres de notre collectif à devoir mobiliser – *in vitro* serait-on tenté de dire – des termes que pourtant ils connaissent, voire même qu'ils utilisent dans des contextes socialement moins contraignants.

**Figure 1** Les éléments définitoires du « parler jeune » (n=62)



Quand on examine le contenu de leurs réponses, on observe que l'élément définitoire le plus cité par nos répondants pour caractériser le « parler jeune » est le procédé de verlanisation. Ainsi qu'en témoigne la

figure ci-dessus, plus de la moitié d'entre eux en appellent ici à ce jeu d'inversion des syllabes qui consiste à transformer des mots comme par exemple *jeter* en *tèje* ou *mater* en *téma*. Signe d'une claire conscience de leur part du phénomène linguistique en question, il est à relever que les jeunes interrogés réfèrent à ce procédé en recourant au terme même de verlan ou en utilisant des périphrases du type « inversion des mots », « mots à l'envers » ou encore « parler à l'envers ».

Pour une partie notable des enquêtés, les éléments que l'on peut ranger dans la catégorie « insultes et expressions vulgaires » font partie intégrante du « parler jeune ». Ce dernier se trouve alors souvent opposé au « parler des adultes », jugé plus correct, plus policé par les jeunes. Donnés comme tels, soit sans illustrations concrètes, il apparaîtrait hasardeux ici de faire le départ entre ces éléments et un langage familier d'ordre plutôt intergénérationnel.

Les « nouvelles expressions », pour reprendre une formule utilisée par certains enquêtés, forment une autre catégorie générique régulièrement convoquée quand il s'agit de définir les spécificités du « parler jeune ». Pour celles et ceux qui en font mention, les « nouvelles expressions » se distinguent de celles recensées, selon eux, par « le » dictionnaire. De leur point de vue, elles sont créées par les jeunes eux-mêmes – les jeunes en général ou des jeunes en particulier que les enquêtés connaissent. Mais elles peuvent être aussi le résultat du réinvestissement d'expressions déjà existantes dont le sens se trouve élargi ou modifié. C'est bien le sort qui semble avoir été réservé au terme *bouffon* qui peut, entre jeunes, servir aujourd'hui à désigner celui qui est différent ou qui ne fait pas partie du groupe des pairs.

La troncation est un autre procédé formel évoqué pour décrire en quoi consiste le « parler jeune ». Ceux qui s'y réfèrent, en parlant par exemple d'« expressions simplifiées », voient souvent dans celles-ci le dérivé d'un langage électronique (SMS, chats) où les apocopes – *mythomane* devient *mytho* – et aphérèses – *problème* devient *blème* – ont la part belle.

Les emprunts et les expressions argotiques figurent aussi parmi les catégories avancées pour définir le « parler jeune ». En effet, un certain nombre de répondants estiment que la variété en question emprunte largement à l'anglais, signe, selon eux, d'une influence des médias – en particulier télévisuels. En outre, certains jeunes n'ont pas manqué de

signaler l'existence dans le vocabulaire jeune de tournures – respectant la syntaxe du français – fondées sur des termes issus de l'anglais. L'expression *on se check(e)/nous nous checkons* constitue à cet égard un exemple éclairant de ce qu'Etiemble (1964) a appelé le *franglais*.

A noter encore que quelques jeunes mentionnent des termes empruntés à d'autres langues que l'anglais, en l'occurrence des langues de la migration, que ce soit à l'arabe – souvent exemplifié par le verbe *kiffer* –, à l'albanais, à l'italien ou encore à l'espagnol. Enfin, pour ce qui est des expressions argotiques, il nous faut reconnaître que ceux et celles qui en ont fait état n'ont guère été prolixes. Ainsi, mis à part le fait que ces expressions – tirées de l'argot pour le dire dans leurs termes – sont constitutives du « parler jeune », on ignore s'il s'agit d'expressions « remises au goût du jour » par les jeunes (Trimaille & Billiez, 2007) avec ou sans valeur cryptique.

A l'examen, force est de constater que les jeunes Romands interrogés dans le cadre de cette enquête témoignent d'une claire conscience linguistique s'agissant de la variété dite jeune, en ce qu'ils sont parfaitement capables d'en donner une description qui, en dernière analyse, recoupe largement les constats opérés par les spécialistes des usages langagiers des jeunes générations et livrés dans le chapitre précédent (Goudaillier, 2001 ; Logier, 2002 ; Trimaille, 2004).

Ainsi, tout comme les linguistes, les jeunes Romands voient dans le « parler jeune » une langue seconde, parasitaire (Guiraud, 1966), puisque seul son lexique la distinguerait des autres variétés du français ; la syntaxe n'étant pas véritablement concernée et les aspects phoniques (prosodie, intensité) ne l'étant que dans une très faible mesure. A ce titre, il est intéressant de relever que les quelques jeunes avançant une spécificité phonique du « parler jeune » le font en parlant d'un accent particulier, assimilé notamment à celui des cités, en l'occurrence françaises.

## **2.2. Parler « jeune » au pluriel**

On le sait depuis longtemps, toute langue est soumise à une certaine variation conduisant à la coexistence, au sein d'une même communauté linguistique, de variétés sociales et régionales, variétés qui elles aussi sont

soumises à variation. Un tel état de fait appelle à investiguer l'imaginaire des jeunes Romands en vue d'évaluer dans quelle mesure la variété « parler jeune » leur apparaît ou non comme une réalité à géométrie variable.

Ainsi, appelés à se prononcer sur la question de l'unité du « parler jeune » (en existe-t-il un ou plusieurs ?), seule une minorité des répondants est d'avis qu'il existe un « parler jeune » unique, se fondant sur leur impression que celui-ci transcende les diverses appartenances groupales des jeunes, leurs usages respectifs de ce parler ou encore leur localisation dans l'espace francophone. A l'inverse, la très grande majorité d'entre eux (près de huit sur dix) estime qu'il existe une diversité de « parlers jeunes », renvoyant à autant de pratiques différenciées. Cette diversité s'explique avant tout en termes d'appartenance à un groupe et de lieu de résidence. Pour ceux qui font mention de l'appartenance au groupe, ils raisonnent en termes d'investissement symbolique différencié sur le style de musique écouté par les jeunes – le rap, le reggae, le rock et le punk sont par exemple cités –, et le style vestimentaire ; deux styles souvent corrélés et susceptibles d'orienter la pratique du « parler jeune ». C'est bien ce que semble dire ici Natacha<sup>9</sup> qui prend l'exemple des jeunes qui écoutent du rap et adoptent un style vestimentaire (de « racaille ») en rapport, suivant elle, avec ce style musical :

« des fois [le « parler jeune »] change par rapport au style de musique, ou, euh bon, ça c'est un peu gros, mais par rapport comment on s'habille [...] je dis plus, par exemple pour euh, une personne qui écoute vraiment du rap, vraiment tout le temps, puis qui s'habille, euh, racaille comme ça, euh, eux c'est plus, euh, c'est plus spécial que, ouais, que pour d'autres personnes » (Natacha, 18 ans)

Dans le même ordre d'idées, Ana relève que les habitudes langagières de son « groupe » se différencient de celles des autres jeunes, lesquels écoutent possiblement d'autres styles de musique et ont des habitudes vestimentaires distinctes :

« nous euh, par exemple mon groupe euh, on parle différemment des autres, ceux qui s'habillent différent de ceux je pense comme le rock, ceux qui sont plus rock ils parlent différent de nous, comme ceux qui

---

<sup>9</sup> Tous les prénoms d'enquêtés sont fictifs.

pas euh, ce, c'est, même la façon de s'habiller c'est différent » (Ana, 17 ans)

C'est enfin en référence aux places occupées au sein du groupe d'appartenance – leader versus suiveur – et à leur incidence sur le « parler jeune » que raisonne Steve, lequel avance par là même une distinction entre les locuteurs qui « produisent » et ceux qui reproduisent cette variété linguistique :

« je pense c'est à partir de ça quoi, c'est à partir de, dès qu'on veut commencer à être dans un groupe alors il y a une certaine façon de parler mais après chacun est différent et donc euh bon certains vont plus s'affirmer et donc, parler plus de leur manière avec leurs mots, et d'autres un peu moins et vont suivre le rythme » (Steve, 18 ans)

Cette distinction n'est pas sans rappeler celle établie par Lepoutre (1997) qui oppose les locuteurs du « parler jeune » sur la foi de leur éloquence ou de leur non-éloquence. Les jeunes éloquents, pour ainsi dire, se verraient ainsi investis d'un certain pouvoir, voire du leadership au sein du groupe des pairs, alors que les autres risquent d'essuyer sarcasmes et moqueries et peineraient à s'intégrer dans ledit groupe.

L'autre source avancée de variabilité du « parler jeune » – le lieu de résidence – fait essentiellement référence à des différences à l'échelle locale ou régionale : entre villes situées dans des cantons distincts ou entre communes d'un même canton. Ainsi, les deux enquêtées dont les propos sont rapportés ci-après affirment qu'il existe des différences lexicales, pour la première, entre le parler des jeunes de Genève – où elle réside – et celui des jeunes d'autres agglomérations romandes, alors que la seconde voit un écart entre le parler des jeunes de Payerne – où elle est scolarisée – et celui des jeunes d'Avenches – où elle réside :

« mais à Genève, c'est pas la même chose qu'à Lausanne, je me suis, voilà moi je connais plein d'expressions qu'on emploie pas à Genève et qu'on, qui sont tout à fait communes en Suisse, à Neuchâtel et des choses comme ça [...] dans le « parler jeune » on dit pas ma miss pour dire ma copine, à Genève on dit pas ce genre de choses, faire la noce, à Genève personne dit ça, alors qu'à Lausanne ou comme ça c'est, voilà on fait la noce quoi » (Marina, 20 ans)

« par exemple à Payerne il y en a qui parlent comme ça, puis à Avenches il y en a qui parlent comme ça mais avec des différents mots aussi à eux, plus à eux » (Clémentine, 16 ans)

### 2.3. Le « parler jeune » et ses dénominations

Si l'expression « parler jeune » est fréquemment utilisée par les spécialistes des pratiques langagières des jeunes générations (Bulot, 2004)) et reprise abondamment dans les médias, elle n'en recouvre pas moins une réalité sociale soumise à interprétation puisque concernant une catégorie sociale relativement floue – la jeunesse – et référant à des pratiques diversement éloignées du français standard, allant d'un discours émaillé ici ou là d'une troncation, ou d'un mot verlanisé, à un discours opacifié par un recours massif aux divers procédés formels décrits plus haut. C'est dans ce contexte que nous avons cherché à savoir dans quelle mesure les jeunes interrogés reprenaient à leur compte la dénomination « parler jeune » pour désigner certains des usages langagiers spécifiques aux jeunes locuteurs.

Il apparaît que la très grande majorité des jeunes à qui l'on a posé cette question n'a pas de terme propre pour désigner cette variété dite « parler jeune ». A cet égard, certains insistent sur l'impossibilité de ranger sous une seule appellation une pratique langagière qui se décline très largement au pluriel. C'est bien ce que semble nous dire Elodie :

« je pense pas qu'il y ait un terme, d'ailleurs je trouve que le terme [le « parler jeune »] est faux en fait en tant que tel, parce que justement il y a pas qu'une manière de parler jeune » (Elodie, 19 ans)

D'autres dénie tout simplement l'existence d'une quelconque désignation parmi les jeunes. Ainsi, quand on lui demande si dans son entourage il est un terme particulier pour nommer les pratiques langagières des jeunes, Florian déclare sans ambages :

« pas du tout. On parle, c'est tout » (Florian, 16 ans).

La petite part des jeunes (un cinquième de l'échantillon) qui réserve un terme à la variété « parler jeune » le fait en convoquant plutôt un contexte socio-spatial particulier. A l'expression « parler jeune », tenue

pour trop généralisante, certains préféreront des désignations comme « langage de cités » ou « langage des banlieues », à l’instar de Guillaume et de Virginie :

« plutôt, un langage de cité, de banlieue peut-être, plutôt ça que parler jeune, parce que bon, *parler jeune*, c’est regrouper un peu tout le monde » (Guillaume, 18 ans)

« ouais le langage des banlieues je dirais plus que le langage des jeunes, enfin je sais pas. C’est le langage des jeunes, mais des jeunes qui veulent se donner un air de banlieusard » (Virginie, 19 ans)

D’autres, enfin, établissent un lien entre parler des jeunes générations et culture de rue. C’est ce qui conduit, par exemple, Grégoire à livrer les propos suivants :

« *langage de rue* à la limite, parce que ça vient tout de la rue quoi. Moi, j’ai vu ça dans la rue, pas à la télé. Ouais c’est plutôt *langage rue* » (Grégoire, 18 ans)

On conclura ce chapitre consacré aux contours du « parler jeune » tels qu’ils apparaissent aux yeux des jeunes de Suisse romande avec cette observation voulant que les répondants qui avancent une dénomination concurrente à celle de « parler jeune » résident pour l’essentiel dans un grand centre urbain, à Genève principalement. Il n’est pas déraisonnable de voir dans cette observation la conséquence d’une immersion dans un espace fréquenté par des jeunes aux styles variés, styles qui se marquent, entre autres choses, par des pratiques discursives plus ou moins différenciées, invitant à un effort métalinguistique de dénomination.

### 3. Regards portés sur le « parler jeune »

Les adultes amenés à côtoyer régulièrement les jeunes (parents, enseignants, employeurs) portent une attention soutenue, par ailleurs alimentée par les médias, à la façon dont la jeunesse actuelle s'exprime. Si, d'un point de vue strictement scientifique, les spécialistes du langage considèrent le « parler jeune » comme une variété du français parmi d'autres, il n'en reste pas moins qu'au sein du public, il est régulièrement soumis à jugement et ce surtout en termes de *bon usage*. Quels types d'appréciations portent précisément les jeunes sur cette variété qui leur est associée ? C'est à cette question que tente de répondre le contenu de ce deuxième chapitre.

Comme on va le voir ci-après, les évaluations des enquêtés en lien avec la variété « parler jeune » s'établissent toujours en prenant le français standard – celui qui fait autorité à l'école, comme mesure de référence. A noter par ailleurs que ce « parler jeune » fait l'objet d'une certaine dissension. Alors que certains raisonnent radicalement en termes de créativité et d'autres d'appauvrissement de la langue, une majorité des enquêtés adopte une position que l'on peut qualifier ici de nuancée.

#### 3.1. Une forme de français appauvrie

Pour un peu plus du quart des jeunes interrogés, le « parler jeune » constitue une variété appauvrie en comparaison avec le français standard. Les jeunes partageant cet avis soulignent son caractère particulièrement familier ainsi que la « pauvreté » de son lexique qui ne permet pas de référer à certains objets ou à certaines réalités. Le « parler jeune » se trouve alors qualifié de « faux français », « mauvais français », « mauvais langage » ou encore « français mal parlé ». C'est bien ce que fait Virginie qui ne voit de beau et de créatif que les éléments recensés dans « le » dictionnaire :

« c'est pas un langage, c'est pas écrit dans le dictionnaire quoi, c'est pas créatif. Pour moi, quelque chose qui est créatif c'est faire de la poésie avec des mots en français compliqué ou je sais pas, faire quelque chose de beau qui veuille dire quelque chose que tout le monde puisse comprendre et pas quelque chose, enfin je sais pas, pour moi c'est un mauvais langage » (Virginie, 19 ans)

Les raisons de considérer le « parler jeune » comme une forme de français appauvrie sont principalement de deux ordres. Ainsi tout d'abord, un certain nombre d'enquêtés considère ce parler comme consistant essentiellement en l'usage répété de quelques expressions isolées, que l'on emprunte au français standard pour les transformer ou les simplifier et qui par là-même perdent leurs nuances originelles ainsi qu'à terme, leurs vraies significations pour reprendre la formule de Catia :

« on répète tout le temps les mêmes mots [...] il y a certains mots qui vont être utilisés tout le temps alors qu'ils ont pas forcément la nuance qu'il faudrait, pour euh, pour telle ou telle situation [...] au final on oublie la vraie signification » (Catia, 19 ans)

Ensuite, il ressort que d'autres enquêtés sont d'avis que le « parler jeune » constitue une forme de communication qui n'incite guère à la recherche et à la précision lexicales, en ce sens que ce parler exploite largement l'hyponymie, par le recours à de « grosses catégories » comme mentionné dans le verbatim ci-après, et d'une certaine manière le « flou » sémantique. C'est clairement le point de vue exprimé par Guillaume :

« on ne cherche plus le bon mot, pour la bonne action, pour ce qu'on veut vraiment dire, et finalement, voilà, on invente, on utilise un autre mot qui est approprié à autre chose et ce qui fait qu'on ne précise plus. Finalement, c'est comme si on avait des grosses catégories qui regroupent plusieurs choses qu'on voulait dire » (Guillaume, 18 ans)

### **3.2. Créativité et originalité du « parler jeune »**

A l'inverse, un peu moins d'un tiers des jeunes Romands interrogés voient dans le « parler jeune » une pratique de la langue créative et originale principalement en raison du processus d'innovation lexicale qui la sous-

tend et de la diversité lexicale qui en résulte. Cette diversité est envisagée comme contribuant à enrichir le français d'une manière générale. De ce point de vue, on livrera ici les propos de Marina qui souligne l'originalité des formules utilisées par certains locuteurs du « parler jeune » et le jeu oratoire auquel ceux-ci peuvent se livrer :

« je me souviens, justement de quelque chose de créatif c'est parce que j'étais, on était dans la rue et euh, y avait une racaille qui essayait d'attirer notre attention, j'étais avec des copines, et il disait *fais pas ta plume, fais pas ta plume* et on disait qu'est-ce que tu dis *fais pas ta plume*, ouais tu t'envoles, tu pars comme ça avec le vent. Et j'ai trouvé vraiment drôle parce que, original quoi et je pense que, pour moi j'aime bien ce genre de blague, ce genre de jeu. Ouais, voilà, puis je trouve on joue pas mal avec les métaphores. Je trouve qu'une réplique même si elle sort d'un film, vraiment bien placée ça peut être drôle, et c'est plutôt, c'est plus large que ce qu'on pense » (Marina, 20 ans)

Pour sa part, Florian estime que le « parler jeune » s'inscrit dans une « évolution » – apparemment naturelle – de la langue française qui se traduit à la fois par un enrichissement et un renouvellement lexical :

« ça fait partie de l'évolution pour moi. On est là, je vois pas pourquoi on devrait toujours garder le même parler avec les mêmes mots et tout, alors qu'on peut en utiliser des nouveaux » (Florian, 16 ans)

Allant dans le même sens que Florian, Nora oppose, elle, la pérennité du français standard à la nouveauté du « parler jeune » en insistant sur le rôle que jouent les jeunes dans l'évolution de la langue :

« le français il est tout le temps là, tandis que, le parler jeune, on va, on va mettre euh, nos mots à nous et puis on va, je pense qu'on va plus euh, enrichir les trucs pour les personnaliser, donc plus original, pour moi » (Nora, 18 ans)

### **3.3. Entre créativité et appauvrissement**

Sur la foi des réponses apportées, force est de constater qu'un peu plus de la moitié des jeunes interrogés incline à concevoir le « parler jeune »,

dans le même temps, comme une source d'enrichissement et d'appauvrissement du français. Pour certains d'entre eux, la dimension créative de cette variété linguistique l'empêche, en contrepartie, d'apparaître aussi stable et structurée que le « vrai français » ou le « bon français » – pour citer nos enquêtés. On peut rapporter ici les propos d'Iliana pour qui le « parler jeune » appauvrit en quelque sorte le fonds commun du français tout en venant le nourrir de nouvelles unités lexicales :

« on perd des sens de mots français, de base, parce que, on en utilise d'autres. En même temps c'est un enrichissement, parce que ben on en invente d'autres puis il y a d'autres sens qui apparaissent aussi, euh, mais, de toute façon une langue elle évolue quoi. Donc je pense que c'est aussi de cette façon-là que, euh, qu'on a perdu le, le français ancien et cetera quoi » (Iliana, 18 ans)

Plusieurs enquêtés insistent sur le fait qu'il y a, pour ainsi dire, « parler jeune » et « parler jeune ». A l'instar de Sandrine, ils considèrent en effet que certaines des formes lexicales relevant de la variété « parler jeune » viennent à l'évidence enrichir la langue française par l'apport de nouveaux mots tandis que d'autres la mettent clairement à mal :

« il peut y avoir un parler jeune qui justement est original où on s'invente des mots, donc un peu déformés et tout euh comme "c'est ballot", donc c'est voilà, "c'est cool", c'est comme ça. Et puis un autre parler jeune justement qui rabaissera la langue française et puis qui est, et puis qui est pas très beau à entendre » (Sandrine, 19 ans)

### **3.4. La critique de la vulgarité et de l'irrespect**

Il est important de noter qu'alors même que la grande majorité des jeunes rencontrés dit adopter ce type de langage, cela ne les empêche pas (pour un huitième d'entre eux) de formuler des critiques à l'égard de certaines de ses caractéristiques. C'est en particulier la vulgarité et les propriétés irrévérencieuses de certaines expressions qui sont évaluées négativement. Certains s'autorisent d'ailleurs à reprendre leurs interlocuteurs en les sommant de s'exprimer dans des propos plus convenants :

« [...] bon par exemple quand cette amie française me parle avec des expressions qu'elle a appris avec ses amis en France, déjà j'trouve pas très joli et puis d'ailleurs j'lui fais des réflexions, j'trouve que c'est pas, ouais, on devrait apprendre à parler correctement comme nos parents ont appris » (Elisa, 19 ans)

Ces critiques, formulées par des jeunes ayant plus de dix-huit ans – l'âge est d'ailleurs le seul élément sociodémographique qu'ils partagent –, démontrent que certains enquêtés se positionnent clairement contre cette vulgarité et n'hésitent pas à en relever les limites et le caractère indécent. Si nous manquons d'informations pour contextualiser précisément ces avis tranchés, nous jugeons néanmoins important de les signaler, car ils attestent de la diversité du regard porté sur le « parler jeune », comme l'illustrent les propos de Caroline qui n'aime pas que « ça dérive grossier » ou de Marina qui nous confie :

« [...] dire putain à chaque fois, bordel et des choses où on s'exprime comme ça on est devant des gens, parfois je, j'trouve ça déplacé » (Marina, 20 ans)

La vulgarité est encore moins bien acceptée lorsqu'elle concerne la gent féminine, et qu'elle assume un caractère sexiste. Cette critique est exprimée tant par les filles que les garçons:

« [...] je critique pas forcément une manière de parler, j'aime juste pas quand ça devient irrespectueux. Comme j'ai dit avant, pour moi, le mot « meuf » ou « go », j'trouve ça irrespectueux, pis j'aime pas trop qu'on place ça, qu'on place ce mot dans une conversation » (Adrien, 18 ans)



## **4. Origines du « parler jeune » : opinions variées**

Les jeunes Romands interrogés n'ont pas de difficulté à indiquer l'origine et la manière dont se diffuse le « parler jeune ». Faisant montre d'une certaine conscience linguistique des rapports centre-périphérie, un nombre notable de nos répondants apparaissent convaincus qu'il est essentiellement le résultat d'une activité de production lexicale que l'on peut imputer à des locuteurs issus de classes socio-spatiales (Singy, 1996) bien circonscrites : certaines des couronnes périmétropolitaines qui ceignent les grandes villes de France. En contraste, une petite part des membres du collectif raisonnent, quant à eux, en termes locaux. Ils considèrent que le « parler jeune » pratiqué en Suisse romande naît dans le cadre d'espaces publics locaux que ce soit dans la rue ou lors de manifestations destinées à la jeunesse, tels que des festivals de musique ou des fêtes populaires qu'ils peuvent être amenés à fréquenter. Enfin, on verra ci-après que nombre d'entre eux associent certains styles musicaux au le « parler jeune », lequel se diffuse, selon eux, essentiellement au travers de la filmographie, des médias et des nouvelles technologies de l'information et de la communication.

### **4.1. Le parler des banlieues françaises et ... des ghettos américains**

A l'examen des réponses, on relève que le tiers environ des enquêtés est d'opinion que le « parler jeune » romand est emprunté à des locuteurs issus des « banlieues françaises » (Vincent, 18 ans) qui sont considérées comme « des milieux moins favorisés » (Elisa, 19 ans) et « peut-être un peu moins aisés » (Yann, 20 ans), où vivent « les gens des cités où c'est plus niveau racaille et tout ça » (Laura, 18 ans). A l'instar de Grégoire, ils sont donc plusieurs à relever l'origine hexagonale de cette variété linguistique :

« [...] ben nous, les premiers [locuteurs du « parler jeune »] qu'on a entendus c'était en France [...], Paris, Marseille » (Grégoire, 18 ans)

Plusieurs de nos répondants sont d'avis que si le « parler jeune » suisse romand est surtout emprunté à de jeunes Français socialement circonscrits, l'origine même de cette pratique langagière juvénile serait avant tout états-unienne. C'est précisément ce que nous dit Jane qui décrit le chemin de diffusion qu'adopte selon elle le « parler jeune » de Suisse Romande :

« [Le « parler jeune » vient] comme on dit des quartiers chauds, genre ghetto, un truc comme ça. [...] j'trouve que ça vient d'abord des Etats-Unis, après en France et pis dernièrement c'est ici en Suisse » (Jane, 16 ans).

A cet égard, tout indique que, admis en l'occurrence qu'il est question de deux langues distinctes, les enquêtés qui partagent le point de vue de Jane font davantage référence à des éléments de deuxième articulation tels le débit, le rythme de la parole, la « musicalité de la langue » pour le dire dans les termes de Lamizet (2004) qu'à des éléments du lexique ou de la syntaxe.

#### **4.2. Le langage de la rue**

Nos résultats montrent, par ailleurs, qu'un certain nombre des jeunes interrogés sont d'avis que le « parler jeune » de Suisse romande vient de « la rue », ou du « quartier où l'on vit » sans spécifier une origine géographique particulière, comme en témoigne Victor qui estime qu'il est, dans un second temps seulement, adopté par d'autres jeunes, ceux issus des classes les plus favorisées compris :

« En fait, moi j'pense que si on parle comme ça, c'est parce qu'on vient presque tous de la rue, c'est pour ça. On vient de la rue, y a certains gamins qui viennent de la rue pis après y transmettent aux autres qui viennent pas de la rue, tout ça, qui sont bien logés, pis ça vient comme ça en fait. Une chaîne quoi, en fait » (Victor, 16 ans)

Ces propos laissent à penser que, pour cet enquêté et pour ceux qui partagent ce point de vue, il existerait une spécificité romande du « parler

jeune » : l'origine de cette pratique langagière serait à mettre au crédit de jeunes urbains habitant en Suisse romande, investissant un territoire particulier qu'il conviendrait de s'approprier. Il est intéressant de relever ici que le caractère urbain du « parler jeune » est quelquefois mis en contraste avec la variété locale du français, ainsi pour Marc, ce parler émane avant tout :

« [...] peut-être de la ville déjà, pis plus précisément peut-être des banlieues et des, des grands bâtiments, parce que où j'habite c'est un peu moins comme ça (rires) : j'habite un peu dans les hauts de Lausanne [commune rurale située au nord du chef lieu vaudois], les gens parlent peut-être un peu plus avec l'accent vaudois (rires) »  
(Marc, 17 ans)

Dans cette mise en perspective, les jeunes qui répondent dans ce sens n'opposent pas uniquement les métropoles aux régions rurales mais nuancent leurs propos en distinguant le centre des villes de leurs périphéries. Ce même enquêté explique, d'ailleurs, dans quelle mesure ses amis lausannois sont mieux renseignés que lui sur les nouveaux termes à la « mode » :

« [...] c'est qu'ils ont vécu depuis qu'y sont petits à Lausanne donc c'est les premiers à pouvoir être informés de (rires), justement des expressions qu'arrivent, des nouveaux langages, y sont beaucoup entre jeunes dans les banlieues à Lausanne, tout ça » (Marc, 17 ans)

On note donc que la grande majorité des répondants partage le point de vue selon lequel le « parler jeune » est diffusé d'autant plus efficacement qu'il l'est par les jeunes eux-mêmes. La transmission des nouveaux mots et des nouvelles expressions se ferait, selon eux, essentiellement de personne à personne, par le « bouche-à-oreille », c'est-à-dire lorsque les jeunes se trouvent réunis en un même lieu que ce soit dans la rue ou, plus généralement, au sein d'espaces publics (école, concerts, sorties dans les bars ou les discothèques, les fêtes populaires, les festivals de musique, etc.). En outre, plusieurs d'entre eux avancent que c'est en côtoyant d'autres jeunes que l'on peut se tenir au courant des nouveautés. Ceci dit, un minimum d'intérêt pour cette variété langagière semble être un prérequis nécessaire. C'est bien ce point de vue qu'exprime Adrien :

« Ben j’pense que c’est d’être avec d’autres jeunes, de côtoyer plein de gens différents. Et pis quand un gars que t’as pas l’habitude de voir, il utilise un mot un peu space, ben voilà, tu lui demandes : "Quoi ?", pis y va t’expliquer c’que c’est la signification » (Adrien, 18 ans)

Comme toute pratique linguistique d’ailleurs, le « parler jeune » nécessite, nous rappellent certains enquêtés, un apprentissage. Celui-ci s’avère toutefois pour la plupart de ces enquêtés être assimilable relativement facilement :

« [...] ça vient tout seul. En étant avec des jeunes, j’pense qu’on s’habitue à leur langage, pis vu qu’on est pas souvent avec des adultes pour sortir ou comme ça, à part avec nos parents, ben c’est, ouais, on s’habitue vachement vite » (Zoé, 16 ans)

Par ailleurs, plusieurs jeunes interrogés estiment que les mots et les expressions du « parler jeune » sont empruntés par imitation, et ce volontairement et consciemment dans le but de reproduire et s’approprier une « façon » de parler :

« Ben j’sais pas, ils écoutent, y voient peut-être quelqu’un parler pis y se disent j’aime bien (rires) comme y parlent et pis y essaient de refaire un peu la même chose » (Federico, 16 ans)

Mais du point de vue de certains de nos enquêtés, les rôles ne sont pas immuables dans cette transmission dans l’espace public du « parler jeune ». Ainsi celui qui a appris peut devenir celui qui enseigne, comme nous le dit Adrien :

« Ben ça, justement, ça vient d’un pote qui faisait des festivals et pis ça s’disait dans l’enceinte du festival, c’était un peu le mot du festival, pis du coup, j’pense qu’à force de l’dire machin, ben comme moi, maintenant qui l’utilise, mon pote me l’a dit, moi j’l’utilise, après je le redis, d’autres vont l’utiliser, machin, pis ça va se répercuter comme ça » (Adrien, 18 ans)

### **4.3. L’inspiration musicale**

La musique, ou plus exactement les textes qu’elle accompagne, apparaît comme une source très importante d’expressions susceptibles de venir

alimenter le « parler jeune ». C'est du moins l'avis de près d'un quart de nos enquêtés, qu'ils citent ou non des noms de groupes musicaux. Le rap et le RnB, styles musicaux qui trouvent leurs origines dans les espaces urbains et qui imposent une marque identitaire remarquable (Pasquier, 2005) en termes de sous-cultures juvéniles<sup>10</sup>, semblent être les plus enclins, selon nos répondants, à fournir de nouvelles expressions. Ainsi, nombre de membres du collectif évoquent, comme le font ci-dessous Olivier et Adrien, le rap comme une source importante des éléments du « parler jeune » :

« Les rappeurs utilisent souvent des mots, ben justement typiquement du langage jeune. Enfin moi, j'suis pas rappeur, donc même moi, des fois j'comprends pas tout ce qu'y disent dans l'rap, parce qu'y a vraiment des langages, enfin, on sent que c'est, que c'est tout neuf. Donc j'pense par la musique, pis surtout par le rap ça se diffuse » (Adrien, 18 ans)

« Ben aujourd'hui avec les chansons qu'on entend à la télé, par exemple le rap, beaucoup de jeunes s'identifient à des chansons et pis y parlent comme les paroles qu'y a dans les chansons en fait » (Olivier, 19 ans)

On le sait (Pasquier, 2005), les références musicales – au même titre que les vêtements ou les pratiques langagières – sont pour de nombreux jeunes des signes distinctifs qui leur permettent de revendiquer une appartenance à un groupe plutôt qu'à un autre. A cet égard, certains des jeunes interrogés ne manquent pas d'associer tel style musical avec telle variété de « parler jeune ». C'est précisément ce qu'évoquent les propos de Kevin quand il oppose « yo » et « hardeux » :

« Ça va être surtout les "yos", ils vont parler un peu "yo mec" (imitation/rires). Sinon il y a les hardeux, ouais, c'est deux styles assez, euh, fréquents qui, leur langage est assez, assez vulgaire et puis assez dur (rires) » (Kevin, 19 ans)

---

<sup>10</sup> A cet égard, les sociologues Bacqué et Sintomer (2001 : 243) sont d'avis que « le rap a une certaine efficacité performative dans la formation d'une sous-culture juvénile, il est une école et il fait école. Pour de nombreux jeunes, le rap représente un vecteur identitaire au sens où il met en scène une image de la banlieue ou des cités qui retourne le stigmate en identité positive ».

#### 4.4. Les nouveaux moyens de communication, la télévision et le cinéma

Les relations médiées par de ce que l'on appelle les réseaux sociaux (chats, forums de discussions, messageries instantanées type MSN, blogs, facebook, etc.) apparaissent comme des canaux de première importance pour une large diffusion du « parler jeune ». C'est en tous les cas le point de vue que partage une majorité de nos répondants. Pour preuve les deux verbatims qui suivent :

« [...] j'pense c'est à cause d'Internet et MSN [service de messagerie instantanée], tout ça » (Luc, 16 ans).

« [...] j'pense que les messages, les textos et tout ça, ça a fait énormément de choses, parce que ben, si on écrit un message euh avec toutes les lettres entières, tous les mots entiers et tout euh on arrive à, j'sais pas genre euh en prenant un exemple, cent caractères » (Kathia, 19 ans)

La télévision joue également, pour une part notable de notre échantillon, un rôle majeur dans la diffusion du « parler jeune » en Suisse romande ; que ce soit au travers de clips vidéos diffusés sur les chaînes musicales, comme l'affirme Olivier, ou de séries télévisées, ainsi que nous le dit Vincent :

« Oh ben c'est les chansons qui passent à la télé en fait » (Olivier, 19 ans)

« [...] par exemple entre copains j'sais pas, les garçons en ce moment c'est la mode de regarder "Prison break" et des fois y'a des mots qui sont repris de là-dedans enfin des phrases, on regarde tous ça et pis y'a des fois des expressions ou des trucs qui restent quoi » (Vincent, 18 ans)

Enfin, pour une part – modeste – de notre échantillon, le cinéma s'avère être un moyen non négligeable par le biais duquel peuvent se diffuser certains des éléments qui nourrissent le fonds lexical du « parler jeune ». Comme nous le décrit Steve, toute une série de mots ou d'expressions qui

émaillent les répliques de certains films<sup>11</sup> peuvent être adoptés et circuler au sein des groupes de pairs :

« [...] j'sais que, certains ils, ont regardé certains films et après ils entendent certains dialogues alors peut être que ça les fait rire, ils ont aimé c'est comme ça pis ça, ça peut ressortir » (Steve, 18 ans)

---

<sup>11</sup> Nos enquêtés ont été peu prolixes lorsqu'il s'est agi de nous livrer des titres de films illustrant leurs propos. Deux exceptions sont cependant à relever : *La Haine* de Mathieu Kassovitz et *La cité de Dieu* de Katia Lund et Fernando Meirelles.

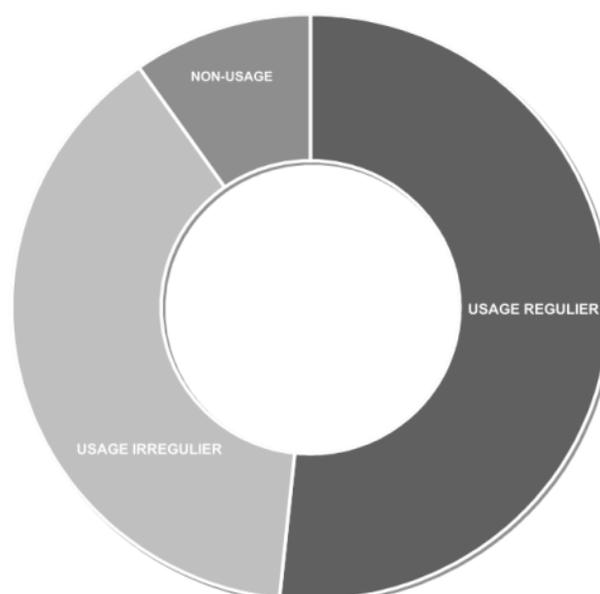


## 5. Le « parler jeune » romand : une pratique effective

L'un des questionnements au cœur de l'étude rapportée dans ce volume visait à établir dans quelle mesure le recours à la variété « parler jeune » constitue une pratique effective en Suisse romande. Plus précisément, il s'agissait de savoir si cette variété figure – ou a possiblement figuré – au répertoire de la soixantaine de jeunes formant notre collectif. En réponse à des questions centrées sur ce thème, ceux-ci, au travers de propos généralement très nourris, ont donc rendu compte de leur usage du « parler jeune ».

Si l'on en croit les membres de notre échantillon, force est de constater que le « parler jeune » représente une réalité largement attestée dans les limites de la Suisse romande. Certes, nos répondants n'en font pas un usage identique, tant s'en faut, comme en témoigne la figure 2. Si les uns admettent parler « jeune » de façon régulière, d'autres déclarent y recourir de manière plus ou moins tempérée.

**Figure 2** Les types d'usage du « parler jeune »  
(N=62)



### 5.1. Une pratique habituelle

A l'examen des réponses livrées au sujet d'un usage du « parler jeune », trois catégories de locuteurs se dégagent. La première, majoritaire puisque formée d'un peu plus de la moitié du collectif, rassemble celles et ceux qui disent l'employer régulièrement. Pour une large part, l'emploi du « parler jeune » et des expressions qui, selon eux, en relèvent, représente une forme d'habitude langagière, autrement dit une pratique très routinisée. C'est ce que semble nous dire Jonathan :

« je fais même pas attention quand je parle, jeune [...] c'est, c'est comme une habitude. C'est comme si on parlait normalement »  
(Jonathan, 17 ans)

Il en est de même pour cet autre enquêté qui insiste sur le fait que le « parler jeune » constitue, pour lui, une pratique spontanée et naturelle, qu'il associe au cadre privé, voire protecteur, de son groupe de pairs :

« pour moi, c'est pas une manière particulière de parler parce que pour moi ben c'est, c'est naturel je veux dire c'est, quand je suis avec mes potes ou comme ça, je parle comme ça, c'est notre, c'est un peu notre cocon à nous » (Steve, 18 ans)

A cet égard, il apparaît qu'en règle générale, c'est bien à la fréquentation régulière du groupe des pairs qu'en appellent nos interrogés pour expliquer la régularité même de leur usage du « parler jeune ». Il demeure que, même lorsqu'il est utilisé de manière habituelle, le « parler jeune » semble faire l'objet d'un certain contrôle lié au contexte d'interaction. En outre, on peut relever que près de la moitié des répondants déclarant recourir régulièrement au « parler jeune » suit une formation de type professionnel. Il apparaît dès lors que leur insertion sur le marché du travail, même si elle peut signifier – contextuellement – une adaptation aux normes de ce marché linguistique, ne les conduit visiblement pas pour autant à renoncer à tout usage du « parler jeune ».

### 5.2. Une pratique raisonnée

Une deuxième catégorie de locuteurs réunit, elle, plus du tiers du collectif et se compose des enquêtés qui déclarent employer le « parler jeune » de

manière irrégulière. Ceux-ci estiment, au total, que leur pratique est raisonnée, qu'ils prennent ou non une certaine distance par rapport au « parler jeune ». Cette possible prise de distance peut être la conséquence de représentations négatives associées à ce parler. Tel semble bien être le cas pour Guillaume qui reconnaît limiter son usage du « parler jeune » en raison du caractère banlieusard qu'il associe à celui-ci :

« j'évite, de « parler jeune », parce que j'aime pas ça. Je trouve ça fait un peu, pas toutes les expressions mais certaines ça fait un peu banlieusard. C'est pas ce que je recherche » (Guillaume, 18 ans)

### **5.3. Une pratique non intégrée**

En fin de compte, seuls six répondants disent ne pas employer le « parler jeune » ou ne l'employer que très occasionnellement. Dégagées de leurs propos, trois raisons semblent pouvoir rendre compte d'un tel état de fait. Certains d'entre eux – issus de la migration et n'ayant pas le français comme langue première – rapportent qu'ils n'ont à disposition pour s'exprimer que la variété du français qui leur est enseignée dans le cadre scolaire. D'autres déclarent recourir à une variété « familière » du « français standard » dans certaines circonstances, mais ne l'assimilent pas pour autant au « parler jeune ». Enfin, on note que certains enquêtés justifient leur emploi tout à fait exceptionnel du « parler jeune » par l'accommodation que nécessitent certaines situations sociales. Tel est le cas pour Théo qui admet adapter quelquefois, et de manière plus ou moins enthousiaste, sa manière de parler à celle de ses pairs à l'école :

« je pense quand on est, euh, à l'école comme ça on va essayer de faire un petit peu comme les autres [...] Mais, euh, on ne va pas non plus, euh, suivre vraiment, euh, je veux dire il y a, il y a des gens, euh, bon ils parlent comme ils ont envie mais moi après je suis pas forcément de leur côté » (Théo, 16 ans)

### **5.4. Le « parler jeune » : une initiation plus ou moins précoce**

Comme on vient de le voir, le « parler jeune » semble figurer, peu ou prou, au répertoire de la plupart des jeunes ayant pris part à l'étude.

Reste encore à situer, d'une part, la pratique de cette variété linguistique à l'aune de leur trajectoire de vie et, d'autre part, à en saisir les possibles évolutions.

A l'analyse, quatre tranches d'âge semblent être caractéristiques du moment où les jeunes du collectif affirment avoir commencé à recourir au « parler jeune » : avant l'âge de dix ans, entre dix et onze ans, entre douze et treize ans, entre quatorze et quinze ans. Il apparaît que ces tranches d'âge renvoient à des étapes de vie en lien, le plus souvent, avec la scolarisation et/ou la socialisation avec des pairs.

Près d'une dizaine d'enquêtés font remonter **avant l'âge de dix ans** leur usage du « parler jeune ». La scolarisation et ses corollaires, tels la socialisation – en particulier la relation avec des pairs – ou l'éloignement de la cellule familiale (même s'il est alors minime), expliquent, selon ces enquêtés, qu'ils aient employé le « parler jeune » assez précocement. Il est intéressant de relever, d'une part, que la plupart des jeunes concernés ici sont de sexe masculin et, d'autre part, qu'ils se situent dans la tranche d'âge supérieure de l'échantillon puisqu'ils ont dix-neuf ou vingt ans. La variété « parler jeune » serait en conséquence, s'agissant de son usage précoce, plutôt l'apanage des jeunes garçons. En outre, elle serait – si l'on se fonde sur l'âge actuel desdits enquêtés – présente sur le marché linguistique romand depuis plus d'une dizaine d'années.

Une dizaine d'enquêtés estiment, pour leur part, qu'ils ont commencé à user du « parler jeune » quand ils avaient **entre dix et onze ans**. Pour la plupart d'entre eux, cette période est marquée par l'influence des plus « grands », des plus âgés. Influence d'autant plus notable qu'elle intervient à l'adolescence – comme le relèvent certains enquêtés –, âge où les jeunes « commencent à se chercher », à vouloir « paraître plus grands » qu'ils ne le sont vraiment et où ils adoptent, d'une certaine façon, une attitude de suiveur pour être ou devenir « comme les autres ». Ce processus d'identification aux pairs – par opposition aux adultes – se trouve être, comme on le sait, particulièrement caractéristique de la période adolescente, ainsi que le relèvent les chercheurs qui se sont intéressés à la « jeunesse » (Trimaille, 2004).

Plus de la moitié des jeunes du collectif situent **entre douze et treize ans** les débuts de leur pratique du « parler jeune ». Pour une large part d'entre eux, cette période correspond globalement à leur entrée à l'école

secondaire, soit à un changement sur le plan scolaire. Un changement qui s'incarne également dans le fait que les élèves de localités ou de quartiers différents se retrouvent alors dans un même établissement. La nécessité de s'intégrer, de s'identifier à un groupe – qu'il soit ou non clairement circonscrit – et d'en adopter les attributs, en particulier vestimentaires et langagiers, est mise en évidence par nos enquêtés. Ainsi, Catia relève l'influence que subissent les jeunes quand ils commencent l'école secondaire et les « alliances » qu'il leur faut conclure pour s'intégrer :

« justement, on rentre au cycle, euh, il faut s'intégrer, tu es influencée, bon même si, même si tu n'as pas envie d'être différente de certains, tu vas quand même t'allier à quelques autres et puis euh, et puis ben là, justement ça passe par le langage aussi et puis dans l'attitude » (Catia, 19 ans)

Dans le même ordre d'idée, on retiendra les propos de Steve qui insiste sur le besoin qu'ont les jeunes à ce moment de leur scolarité de s'affilier à un groupe, quel qu'il soit, de manière à ne pas se trouver marginalisés et « mis à l'écart » :

« la première année de cycle j'ai pas trop aimé à cause de ça c'est parce que justement ça, c'est le moment où on rentre là-dedans il y a tout, il faut un peu choisir son groupe. Tu es, tu es un hip hop euh, tu es un rasta, tu es ci tu es ça mais il faut choisir quoi. Et si tu n'es pas dans un, dans un de ces groupes tu es dans un autre groupe qui est, que personne ne veut c'est ce qu'on appelle des perdus. Ceux qui sont mis à l'écart plus ou moins [...] c'est là où vraiment ce qu'on peut appeler le langage jeune a débuté quoi » (Steve, 18 ans)

On ne peut pas ne pas signaler que le vocable de *perdus* utilisé par Steve et qui sert à désigner « ceux qui sont mis à l'écart », les exclus, rappelle, de toute évidence, les termes de *paumés* (Labov, 1978) et de *bouffons* (Lepoutre, 1997) utilisés pour référer à cette même catégorie de jeunes mais en d'autres lieux (Etats-Unis d'Amérique ou France). Faudrait-il dès lors voir dans l'élément *perdu* un particularisme lexical de la région romande ?

Outre ce besoin d'intégration, certains évoquent une forme de confrontation avec la réalité, voulant que l'entrée à l'école secondaire marque le début d'un processus d'individuation impliquant de « se

trouver » tant au plan identitaire que socialement. Les propos d'Alexis semblent bien aller dans ce sens :

« je pense que quand on arrive au cycle déjà on, donc on est à l'école primaire, on est dans la bulle à papa et maman, on est bien. Et dès qu'on arrive au cycle, on nous parle de choses, on voit ce que c'est la vie avec les autres et tout, on va dire que la bulle elle s'ouvre et puis on se retrouve face au monde, il faut qu'on se trouve [...] Faut qu'on trouve notre, notre style, notre façon de penser, pour s'intégrer à un groupe, à un groupe pour ne pas être tout seul. Parce que l'être humain déteste être seul » (Alexis, 17 ans)

En contraste, pour certains répondants, la période entre douze et treize ans ne renvoie pas – du moins directement – à un changement du point de vue scolaire, mais bien plutôt à l'adolescence, voire à la crise d'adolescence. Plusieurs mentionnent à ce sujet une tendance à se démarquer des adultes, à ne plus vouloir être considérés comme des enfants. Trimaille (2004) relève à cet égard que les figures de l'adulte et de l'enfant constituent pour les adolescents – alors en phase d'individuation – autant de « pôles repoussoirs ». Dès lors, le « parler jeune » peut être envisagé comme un rite de passage, au même titre que la première prise d'alcool et la première cigarette. Il ressort également des propos des enquêtés en question que le « parler jeune » concourt à leur donner l'impression d'avoir un « style », non pas distinct des autres jeunes – ou dans une moindre mesure –, mais bien des adultes, leurs parents inclus. Les propos de Nora rendent bien compte de cette volonté de se distinguer, de se mettre en avant, au travers du langage et plus précisément du « parler jeune » :

« au début de l'adolescence, je pense douze treize ans [...] on commence déjà à parler pour faire bien devant les autres, pour se la jouer un peu, et puis euh, puis voilà, après ça devient, ça devient presque naturel » (Nora, 18 ans)

Enfin, il apparaît qu'une petite dizaine de jeunes du collectif font remonter entre **quatorze et quinze ans** leur emploi initial du « parler jeune ». Pour la plupart d'entre eux, cette tranche d'âge correspond à une forme de socialisation par les pairs non plus strictement inscrite dans le cadre scolaire, mais tournée vers l'extérieur (premières sorties, etc.). Pour quelques autres, la période en question est synonyme d'insertion

professionnelle qui est assimilée à la « vraie vie » par opposition à l'école ou d'apprentissage du français, pour les locuteurs dont le français n'est pas la langue première.

### **5.5. Filles et garçons : un même regard porté sur le « parler jeune » ?**

Un des éléments remarquables de l'étude tient dans le fait que pour l'ensemble des membres du collectif la pratique de la variété « parler jeune » concerne tant les garçons que les filles. Si tous soulignent en conséquence la mixité de cette pratique langagière, certains insistent cependant sur les écarts qui peuvent séparer garçons et filles en la matière. Les jeunes interrogés estimant que les filles et les garçons ne se distinguent pas dans leur usage du « parler jeune », tendent néanmoins, nous allons le voir, à porter des jugements plus ou moins favorables sur les locutrices de cette variété linguistique.

#### Une pratique différenciée du « parler jeune »

Un examen des réponses centrées sur la façon dont les deux sexes investissent ou non le « parler jeune » révèle qu'au total, les deux tiers des jeunes Romands ayant pris part à l'étude considèrent que garçons et filles ne « pratiquent » pas le « parler jeune » de la même manière. Il ressort que les différences avancées par les uns et par les autres se fondent soit sur des considérations d'ordre stylistique soit renvoient au profil même des sujets parlants.

#### *Des locutrices moins vulgaires et moins agressives*

Tout d'abord, une part notable des jeunes interrogés – au nombre desquels une large majorité de filles – considère que dans leur pratique du « parler jeune » les filles apparaissent généralement moins vulgaires et agressives que les garçons. Ce qui se traduirait en particulier par une moindre utilisation de « termes un peu exagérés » – pour reprendre la formule d'une enquêtée –, soit d'expressions jugées insultantes, vulgaires, voire sexistes. A cet égard, il est à noter que deux enquêtées illustrent

leurs propos en insistant sur le caractère particulièrement insultant de l'expression « elle est (trop) bonne » pour qualifier une fille/femme.

Le verbatim qui suit met bien en lumière la corrélation que la plupart de ces enquêtés établit entre l'usage d'expressions familières et/ou vulgaires et une forme d'agressivité aux plans comportemental et interactionnel, laquelle agressivité serait davantage l'apanage des garçons :

« j'ai l'impression que les filles sont moins agressives, mais en fait euh, enfin utilisent moins des expressions du style euh, je sais pas moi, *mais va te faire* ou bien euh, *et là toi euh*, tout d'un coup on se fait harponner comme ça ou bien on se fait adresser la parole » (Fabrice, 20 ans)

Comme il a été relevé plus haut, il se trouve que la grande majorité des jeunes qui considèrent que filles et garçons ont une pratique différenciée du « parler jeune » sont de sexe féminin. Il se peut que cet état de fait trouve une interprétation dans le principe général – formulé par Labov dans les années septante – suivant lequel les femmes sont davantage enclines que les hommes à préférer les formes linguistiques de prestige (Labov, 1998) et donc à déconsidérer les formes relevant, par exemple, d'un registre vulgaire. Aussi est-il possible que ce plus grand conformisme linguistique des femmes se retrouve pour le « parler jeune ».

### *Une pratique moins développée*

Pour d'autres enquêtés, les filles se distinguent des garçons en ce que leur pratique du « parler jeune » est moins intensive ou moins intégrée. Ce point de vue se trouve essentiellement être celui d'enquêtés masculins, lesquels expliquent ce moindre usage du « parler jeune » par les filles en se fondant sur des critères subjectifs à caractère esthétisant, le plus souvent, et qui donnent une image déplaisante aux garçons. Ainsi, comme nous le dit Ali, les filles auraient moins recours au « parler jeune » du fait de sa vulgarité :

« ça fait un peu vulgaire pour une fille de parler en verlan » (Ali, 19 ans)

ou parce que le « parler jeune » n'apparaît pas « très raffiné » (Luc, 20 ans)

Les filles se cantonneraient donc à un « langage filles » parce que les garçons « aimeraient pas côtoyer une femme qui parle comme ça » (Grégoire) – c'est-à-dire comme eux, ainsi que le relève ce dernier enquêté.

Ce sont ici en majorité des enquêtés de sexe masculin qui estiment que les filles font un usage moins intensif du « parler jeune ». On remarquera en outre que leurs réflexions sur la question – rapportées ci-dessus – semblent renvoyer davantage à leurs propres représentations de la « valeur féminine » qu'à une réalité véritablement « empirique ».

#### *Une pratique propre à certaines locutrices*

Quelques enquêtés – dans une proportion égale de filles et de garçons – sont d'avis que seules certaines locutrices recourent au « parler jeune ». Pour les uns, ces locutrices peuvent se distinguer notamment par leur style – « rappeur » (Jonathan), « racaille » (Margot) –, leur âge et/ou par un réseau de sociabilité plutôt masculin. Pour les autres, elles ne répondent pas à des critères particuliers, à l'instar, suivant eux, de la plupart des locuteurs masculins du « parler jeune ».

Près d'un enquêté sur dix, finalement, mentionne des différences de pratique d'un autre ordre. Ainsi, pour quelques-uns, certaines des expressions ou tournures relevant du « parler jeune » sont d'usage plus strictement masculin ou féminin ou alors sont utilisées de manière différenciée – au plan de leur signification, semble-t-il – par les locuteurs des deux sexes. Pour d'autres, les filles qui utilisent le « parler jeune » sont davantage dans la « retenue » (Nora) que les garçons, elles expriment moins ouvertement leurs opinions et pensées.

#### Filles et garçons : une pratique indifférenciée

Si, comme nous venons de le voir à l'instant, la plus grande part des jeunes ayant pris part à notre étude estime que les pratiques féminine et masculine du « parler jeune » se différencient, pour d'autres – un peu

plus du tiers du collectif – elles sont, au contraire, relativement semblables. Le jugement que ces derniers enquêtés portent sur l'usage féminin du « parler jeune » varie néanmoins grandement. Ainsi, une part d'entre eux – avec une proportion quasiment égale d'enquêtés et d'enquêtées – juge défavorablement cet usage du « parler jeune ». L'emploi de cette variété linguistique par les filles se trouve entre autres qualifié – dans leurs termes – de « pas joli », « moins joli », « moins gracieux » – par comparaison avec son emploi par les garçons – ou d'« assez moche », « pas beau » et de « pas féminin ».

Les propos des quatre enquêtés suivants rendent plus précisément compte de cette manière de voir. Ainsi, Marta se basant en partie sur sa propre pratique du « parler jeune » relève, d'une part, l'assimilation des locutrices du « parler jeune » à des « garçons manqués », des « mecs » et, d'autre part, que cette manière de s'exprimer – jugée peu ou pas féminine – est rédhitoire quand il s'agit d'approcher ou d'être approchée par l'autre sexe. Il ressort de son discours que Marta semble avoir intégré dans ses représentations une vision – qui lui est possiblement extérieure – de ce qu'attendent les garçons d'une locutrice et plus globalement d'une fille et que dès lors une adaptation à cette vision – ici en termes langagiers – est nécessaire :

« j'ai pas envie de ressembler à un garçon manqué jusqu'à la fin de mes jours. Parce que finalement on est une femme puis pas un mec euh [...] une miss peut pas se permettre de parler comme ça, déjà un, les mecs ils aiment pas. Maintenant ils disent euh ouais euh 'je veux une femme, j'ai pas envie d'un garçon manqué' [...] Une fille doit elle doit parler comme ça, les gars ils apprécient plus. Faut être féminine »  
(Marta, 19 ans)

Arnaud souligne, lui, l'antinomie entre l'« image » du « parler jeune » – en lien avec une forme de virilité et sa représentation de la féminité. Antinomie qui l'amène à qualifier de vulgaire l'usage du « parler jeune » par les filles :

« ça va paraître affreux misogyne ce que je dis mais ça me choque beaucoup plus [...] le parler jeune va avec une certaine image un peu du malfrat du, du gros bras etc., euh, autant ben il est tout autant utilisé par une certaine partie de, des jeunes, des jeunes filles puis euh, des jeunes filles à l'école aussi etc. et euh, là vraiment par contre

je trouve ça vulgaire et j'arriverais pas à expliquer pourquoi, mais je trouve ça beaucoup plus vulgaire dans la bouche d'une fille que dans la bouche d'un garçon » (Arnaud, 19 ans)

Pour Alexis, la pratique du « parler jeune » ne concorde pas avec certains attributs qu'il associe à la féminité, en l'occurrence une voix particulière (« douce », « féminine »). Il qualifie les filles qui ont un usage du « parler jeune » similaire à celui des garçons de « pauvres filles » et il apparaît que ce qui peut être acceptable pour un garçon, « ne passe pas » pour une fille :

« une fille ça doit avoir une voix quand même assez douce, assez féminine et là elles essayent de se prendre la voix d'un garçon et c'est ça qui est assez, choquant, ça ça me choque, quand j'entends une fille essayer de parler comme un mec 'ouais zyva' comme ça là, je suis là pfff la pauvre fille [...] à un garçon ça passe, mais une fille qui essaie de parler comme un garçon ça passe pas parce que nous on a l'habitude d'entendre quand une fille elle parle, elle a une voix quand même assez féminine » (Alexis, 17 ans)

Pour ce dernier enquêté, le fait que les filles emploient le « parler jeune » les assimile à des « mecs » et leur ôte pratiquement toute forme d'attrait. En outre, cet emploi du « parler jeune » qui peut prendre la forme, pour les garçons, d'une démonstration de virilité reste largement inexplicable s'agissant des filles :

« des filles qui parlent vraiment comme ça là et tout, on dirait vraiment un mec c'est, pfff, c'est voilà, moi ça me donne pas spécialement envie de, de la fréquenter [...] parce que j'ai l'impression de parler avec un mec, j'ai l'impression de parler avec un, ben un de mes potes et c'est encore plus abusé [...] ça me fait encore presque plus pitié que, quand c'est un gars parce que c'est un gars je me dis bon ben, il veut faire le fort, il veut faire le gars, tandis quand c'est une fille je me demande ce qu'elle veut prouver en fait en faisant ça, c'est ça que je comprends pas » (Steve, 18 ans)

A l'opposé, on notera enfin qu'un certain nombre de nos répondants, des deux sexes, ne porte pas de jugement sur la pratique indifférenciée du « parler jeune » par les filles et les garçons. Ces enquêtés constatent que

les uns comme les autres recourent aux mêmes expressions et que seul le sujet de leurs conversations est susceptible de varier.

Une toute petite minorité des membres du collectif, enfin, juge favorablement la pratique féminine du « parler jeune ». Pour ces derniers, elle est cohérente avec la mixité des réseaux de sociabilité des jeunes et répond à la nécessité – tant pour les filles que pour les garçons – de s'imposer.

### **5.6. Le « parler jeune » : une pratique destinée à durer ?**

Admis l'idée qu'en règle générale, la pratique du « parler jeune » s'inscrit dans une phase particulière de la vie des sujets parlants qui est celle de la « jeunesse », il nous a semblé pertinent de demander à notre collectif dans quelle mesure il s'agit d'une pratique au destin pérenne. Interrogés sur ce point, les jeunes enquêtés avançaient deux types d'événements qui donnent à penser que le « parler jeune » a toute chance de disparaître tôt ou tard de leurs répertoires linguistiques respectifs. Sont évoqués en l'occurrence les questions de la maturité de chacun et de l'entrée dans le monde professionnel.

#### Une question de maturité

On relèvera tout d'abord que près de la moitié des jeunes du collectif estime que, d'une manière qui semble relativement naturelle, leur usage du « parler jeune » changera – ou a d'ores et déjà changé – quand ils gagneront/ont gagné en maturité. Le fait de grandir et d'évoluer s'accompagne ou devrait s'accompagner selon eux d'une prise de conscience quant à leurs comportements langagiers et d'une réflexion souvent critique à propos de ces derniers. D'une certaine façon, ce gain en maturité marquerait « l'entrée dans le "giron" de la norme standard », pour reprendre la formule de Trimaille (2004 : 112). Pour ce qui est de la tranche d'âge à laquelle correspondrait cette maturité – et de manière sous-jacente le début de l'âge adulte, dans leurs représentations –, elle semble très variable, certains enquêtés la situant vers quinze ans et d'autres pas avant la trentaine.

Les propos recueillis permettent de mieux saisir l'idée que les jeunes se font de leur évolution sur le plan personnel et langagier et rendent compte pour certains du regard négatif porté *a posteriori* sur le « parler jeune ». Ainsi, Jane a pris conscience, « avec l'âge », qu'il lui fallait parfois adapter son langage à ses interlocuteurs, le « parler jeune » ne faisant pas l'unanimité :

« quand je suis plus jeune je dis, je me contrôle pas [...] je veux dire je parle comme ça même aux gens que je connais pas puis maintenant j'ai appris que il y a pas tout le monde qui aime la façon qu'on parle donc il faut regarder aussi la personne avec qui tu parles » (Jane, 16 ans)

Marta, pour sa part, associe le « parler jeune » – le fait de parler comme « les racailles » – à l'adolescence, période qu'elle semble avoir dépassée ou, tout au moins, vouloir dépasser. Le fait d'avoir « grandi » la rend très critique à l'égard du « parler jeune », lequel – entre autres choses – réduit celles qui l'emploient au statut de « garçon manqué » :

« je parlais vraiment comme les racailles vraiment [...] bon maintenant j'ai grandi, ça m'intéresse plus du tout parce que bon, c'est l'adolescence, c'est une étape qu'est passée, puis euh j'ai pas envie de ressembler à un garçon manqué jusqu'à la fin de mes jours [...] moi tout ce que j'ai envie actuellement, c'est arrêter de parler comme ça [...] ça fait agressif, c'est moche euh, c'est pas dans le coup » (Marta, 19 ans)

C'est la tendance qu'ont les plus jeunes à s'identifier à leurs aînés (les « grands ») et à adopter leurs habitudes, en particulier langagières, qu'évoque ici un autre enquêté. En « grandissant », une distanciation à l'égard de ces habitudes paraît ainsi souhaitable, comme le dit Adrien :

« quand on est plus petit peut-être on a plus tendance à vouloir jouer aux grands, et puis utiliser le langage des grands, et puis être vulgaire, puis avoir le parler, justement un peu, ouais, ben langage jeune et tout, et puis plus on grandit, et puis plus on se rend compte que c'est débile, quoi, ce qu'ils disent. Enfin moi je ne parle plus comme je parlais quand j'avais quinze ans quoi non plus » (Adrien, 18 ans)

Enfin, le fait de mûrir, de devenir adulte signifie, pour certains, de se trouver confrontés à une réalité autre, par exemple professionnelle, à

laquelle il convient de s'adapter, d'une manière ou d'une autre. Le contenu de ce verbatim illustre un tel point de vue :

« à douze ans, ben, on est là tout excité, machin et après, ben ça se ralentit vers dix-neuf ans, vingt ans, on parle plus ou moins correctement en tant qu'adulte. Et après ben je pense qu'on reste comme ça, quoi, c'est juste une période de vie. L'adolescence, vers douze jusqu'à vingt ans à peu près [...] ben parce que aussi quand, quand on est adulte on est plus confronté au monde réel, on est dans le monde du travail et si t'arrives devant ton patron et que tu lui parles bizarrement, ben le patron, voilà, quoi, il tire un trait de barre. Mais euh, on essaie de parler plus correctement pour pouvoir bien communiquer avec les autres » (Ali, 19 ans)

### **5.7. L'entrée dans le monde professionnel**

L'insertion dans le monde professionnel représente un autre événement susceptible d'influer sur la pratique du « parler jeune » et qui est évoqué spontanément par un peu plus du quart des enquêtés. Ainsi, ceux-ci sont d'avis que leur emploi du « parler jeune » changera – ou a changé – une fois insérés professionnellement. Les obligations au niveau langagier qu'ils perçoivent, le fait de côtoyer des personnes adultes – avec lesquelles il faut parler correctement ou « normalement » pour citer nos enquêtés – leur entrée dans un monde « sérieux » supposant des « responsabilités » devraient les amener ou les ont amenés à renoncer entièrement au « parler jeune » ou du moins à ne pas l'employer dans le cadre professionnel. C'est bien ce qu'exprime Valérie sur la foi de sa propre expérience :

« [...] pour moi personnellement ça a changé parce que avant c'est vrai que, c'était tout le temps, enfin je me rendais même pas compte si je parlais à quelqu'un genre à, pour un entretien au début je me rendais pas compte que je lui parlais avec mes mots à moi, enfin il y a plein de trucs comme ça il y a, et c'est des efforts que quand tu arrives dans la vie professionnelle tu es obligée de changer » (Valérie, 19 ans)

Quand on les interroge expressément sur le sort du parler « jeune » dans le monde du travail, la très grande majorité du collectif (les trois quarts)

est d'avis que ce parler n'a tout simplement pas sa place dans pareil cadre. Les raisons avancées ici réfèrent de manière plus ou moins explicite aux attentes supposées non pas tant des collègues que des employeurs, auquel une forme de *déférence* serait due. Les propos qui suivent insistent précisément sur cette déférence :

« on va pas parler comme à notre copain au patron, ça se fait pas, parce que lui déjà y te prends en stage y, y laisse, y te laisse essayer de faire qu'est-ce que tu choisis [...] ben déjà lui y, il nous fait faire un stage et nous on doit lui donner un maximum. On doit pas, y nous laisse voir le métier, on va pas lui parler au patron, on doit lui parler normalement, le respecter » (Anabelle, 16 ans)

Il est intéressant de relever que pour une grande partie des jeunes pour qui l'usage du « parler jeune » sur la place de travail présente un caractère inacceptable, ils ne se sentent en aucune façon personnellement concernés par cette question, tout en désignant sans difficulté un *Autre jeune* qui, lui, pourrait l'être. Il n'est pas rare que l'on décrive ce dernier au travers de catégories fantasmées (« banlieusard », « racaille ») qui se voient associées à certaines attitudes jugées trop familières ou irresponsables et singularisées par des attributs vestimentaires spécifiques. C'est ce que ne manque pas de faire l'enquête dont les propos sont rapportés ci-dessous :

« c'est vrai, ça pénalise même beaucoup, parce que c'est pas accueillant un jeune qui parle ouais qui, qu'arrive euh, euh à un entretien avec une casquette, euh qui, qui, qu'est endormi, qui parle euh comme comme y parlent les jeunes, comme nous en fait ah non, je trouve ça peut pas, peut pas aller, puisque ça pénalise beaucoup » (Grégoire, 18 ans)

En contraste avec cette majorité de jeunes pour lesquels le « parler jeune » prétérite clairement l'intégration professionnelle – la sienne ou celle des autres –, le quart est d'avis que ce parler ne constitue qu'un *handicap relatif*. Si les uns estiment que ce parler offre une certaine légitimité qui appelle les employeurs à s'y adapter, les autres signalent que le « parler jeune » est loin de représenter une entrave dans toutes les professions et qu'il peut même parfois être un atout, comme le relève cet autre enquête :

« c'est clair que si on est banquier et si on parle le verlan euh, si on distribue les billets en face de, enfin voilà quoi, j'veux dire y a, y a des, y a des branches, y a des secteurs où y faut être sérieux, où on ose pas utiliser, euh, des termes [...]. Mais maintenant y a, on est ouvrier ou comme ça, verlan euh, j'veux dire, ou bien vendeur dans un magasin, ça change absolument pas. Et même si on est dans un magasin de sport, on parle un peu le verlan euh, si on vend auprès des jeunes, ça passera d'autant mieux » (Jérôme, 19 ans)

## 6. « Parler jeune » : Pourquoi, quand et avec qui ?

Si le « parler jeune » constitue, comme on vient de le voir, une pratique avérée pour la grande majorité des jeunes Romands interrogés dans le cadre de notre étude, reste encore à connaître les raisons qui les animent quand ils recourent à cette variété linguistique. Nos résultats en relation avec ce questionnement vont pour l'essentiel dans le même sens que les constats établis sur d'autres terrains d'enquête et concernant d'autres populations juvéniles (Liogier, 2002 ; Trimaille, 2004). En effet, ils montrent de jeunes locuteurs tout à fait conscients que le choix d'une « façon de parler » plutôt que d'une autre n'est pas sans implication, que ce soit pour eux-mêmes ou pour leur(s) interlocuteur(s). Le contenu de ce chapitre est donc centré sur les fonctions qui peuvent être attribuées au « parler jeune », autrement dit il tente de répondre à deux questions i) quel(s) but(s) le « parler jeune » remplit-il pour ses utilisateurs ? et ii) dans quelle(s) circonstance(s) celui-ci est-il activé ?

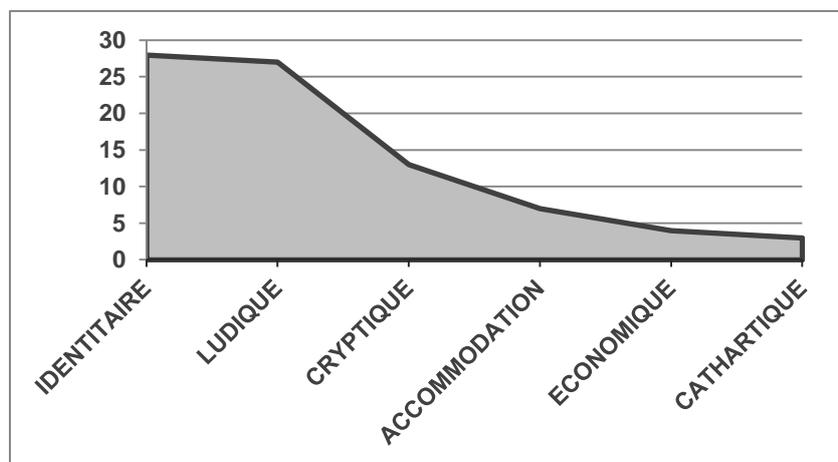
Il ressort de l'analyse des entretiens menés avec nos répondants que les raisons qui les invitent à recourir au « parler jeune » sont multiples. Schématiquement, le contenu de ces raisons laisse à penser que le « parler jeune » peut remplir diverses fonctions secondaires, dont les plus importantes, au nombre de six, sont listées ci-après :

- une fonction identitaire
- une fonction ludique
- une fonction cryptique
- une fonction d'accommodation
- une fonction économique
- une fonction cathartique

Comme le révèle la figure ci-dessous, trois de ces fonctions émergent plus nettement. Ainsi, les fonctions identitaire et ludique se trouvent mentionnées par la moitié des jeunes interrogés alors que la fonction

cryptique est citée par le quart de ceux-ci. Les autres fonctions sont moins représentées, sans qu'on puisse dire pour autant qu'elles sont moins importantes aux yeux de certains enquêtés. Il faut encore préciser que les différentes fonctions ne s'excluent pas mutuellement, un même locuteur pouvant estimer que le « parler jeune » remplit plusieurs fonctions. A cet égard, la moitié du collectif attribue ici plus d'une fonction à sa pratique de cette variété linguistique.

Figure 3 Distribution des six types de fonction du « parler jeune »  
(N=56<sup>12</sup>)



Avant de voir comment se présente dans le détail chacune des six fonctions en question ici, il importe de relever qu'aucune des variables sociodémographiques prises en compte dans l'étude – soit, en particulier, le genre des enquêtés, leur âge, leur lieu de résidence et leur formation – n'a d'incidence sur les raisons qui amènent les jeunes interrogés à recourir au « parler jeune ».

### 6.1. La fonction identitaire

La fonction identitaire constitue une catégorie de classement relativement large qui appelle l'usage d'un code langagier spécifique à portée indexante ou signalétique et des dynamiques identitaires. L'identité étant mouvante et multi-facette, les processus en cause sont eux aussi nombreux et diversifiés. On le sait, une des préoccupations

<sup>12</sup> Seuls 56 enquêtés ont déclaré employer, de manière régulière, le parler « jeune ».

majeures des jeunes est de se construire en tant qu'individu autonome (De Singly, 2006), tout en appartenant ou en se sentant appartenir à un groupe de pairs, ce qui ne va pas de soi (Pasquier, 2005). Dans ce contexte, il apparaît que la fonction identitaire du « parler jeune » suppose la mise en œuvre de stratégies linguistiques diverses et variant selon les contextes : sociabilités juvéniles, cadre familial ou scolaire, milieu professionnel (Poglia Mileti & Ischer, 2012).

L'analyse des réponses livrées par les enquêtés met en évidence un premier usage du « parler jeune » à fonction identitaire qui semble lié à la volonté de se distinguer des adultes (et prioritairement des parents) et pour ainsi dire de s'affranchir – même symboliquement – des contraintes ressenties. A cet égard, on peut relever les propos d'Anabelle qui oppose les pratiques langagières de ses pairs aux pratiques langagières des adultes et qui, d'une certaine manière, cherche à s'en distancer :

« je sais pas, de, de se rebeller un peu, de s'exprimer dans notre petit langage à nous, notre petit monde [...] c'est notre petit truc à nous [...] Ben tous les jeunes, même si je parle avec des amis proches, je veux dire les autres à côté, ils vont comprendre. Mais, c'est notre petite manière à nous euh, que les adultes n'ont pas » (Anabelle, 16 ans)

A l'examen des réponses apportées, il apparaît qu'en règle générale, les stratégies mobilisées par nos enquêtés visent à utiliser le « parler jeune » de manière raisonnée et contrôlée et permettent à ceux et celles qui les mettent en œuvre de participer aux processus d'identification, d'affiliation ou de désaffiliation qui sont au centre des relations entre adolescents et jeunes adultes. Aussi, c'est sur le caractère pluridimensionnel de la fonction identitaire telle qu'elle se décline ici que nous allons insister dans les lignes qui suivent.

### Une pratique entre amis proches

Une première dimension de la fonction identitaire liée à cette variété linguistique semble toucher au sentiment d'appartenir à un groupe social au sein duquel on se sent valorisé. Précisons, à ce propos, que près des deux tiers des jeunes du collectif ont le sentiment d'appartenir à un groupe dont le contour varie : pour certains il compte un nombre bien

défini de « membres » alors que pour les autres il reste ouvert vers l'extérieur, ceux qui s'y intègrent ne rompant pas la dynamique interpersonnelle existante. Les membres d'un groupe de pairs ont le plus souvent en commun de fréquenter (ou d'avoir fréquenté) une même école, ont pratiqué le même sport ou résident en un même lieu (que ce soit un quartier, un village, voire une ville). A cet égard, un certain nombre de nos répondants sont d'avis que l'usage du « parler jeune » fonctionne comme une « marque de reconnaissance », un signe d'inclusion qui permet de consolider le sentiment d'appartenir à un groupe relativement restreint et fermé. Ce qui se joue ici, c'est moins, semble-t-il, l'identification à une catégorie générale et vague que la certitude d'appartenir à un groupe réellement constitué par ceux que l'on estime être ses amis. Ces liens amicaux dont on connaît l'importance dans le processus de construction identitaire des adolescents se trouvent soulignés dans les propos de Nora :

« [...] en soirée, quand on sort entre potes, ou bien en classe ou euh, ouais un peu partout j'pense, tant qu'on est en étude, qu'on est tout le temps avec le même groupe d'amis, j'pense qu'on parle un peu tout le temps comme ça » (Nora, 18 ans)

Dans pareil cas, le groupe de pairs, lorsqu'il est composé d'amis, est considéré par nos enquêtés comme un espace protecteur de discussions et d'échanges, c'est pourquoi ils se permettent d'user de cette pratique langagière. Nombre des jeunes que nous avons rencontrés – telle Jane citée ci-après – disent s'exprimer dans un langage « jeune » lorsqu'ils sont avec les gens qu'ils connaissent bien, qui leur sont familiers et avec lesquels ils se sentent le plus proches.

« [...] ceux que je traîne avec pis ceux que je connais, ceux que je sais qu'on est un peu la même chose » (Jane, 16 ans)

Certains n'hésitent d'ailleurs pas à associer cette pratique langagière juvénile aux amitiés qu'ils ont tissées sur le long terme grâce à la proximité qu'offre le cadre territorial du quartier :

« [...] c'est surtout avec les amis de naissance enfin ouais, les amis de naissance, tous ceux que je tenais depuis tout petit jusqu'à maintenant, on est toujours ensemble en fait, on habitait tous le même quartier depuis tout petit » (Grégoire, 18 ans)

Tout indique donc que c'est lorsque l'on se trouve en terrain connu que l'on tend à mobiliser une pratique langagière partagée, sans risque de perdre la face (Goffman, 1973), avec la certitude d'être compris et apprécié par ses pairs, comme nous le dit Ali :

« C'est pour se différencier des autres, dire que voilà, ben là j'suis avec mes amis, j'suis moi, j'suis libre, j'suis tranquille [...].C'est plutôt pour dire qu'on est ensemble, que, un peu différent des autres, quoi ! On est ensemble, c'est nous, on a notre langage » (Ali, 19 ans)

Plusieurs de nos enquêtés insistent sur portée cohésive et distinctive du « parler jeune » qu'ils utilisent dans leur cercle de pairs et que l'on peut mettre en rapport avec celles liées à d'autres activités communicationnelles des jeunes générations telles le langage sms ou les chats (Rivière, 2002 ; Metton-Gayon, 2009). Cela semble renforcer la proximité symbolique dans les limites d'un cercle restreint, permettant le maintien de liens forts (Granovetter, 1973) tout en marquant des frontières avec les autres jeunes. C'est du moins ce que semble nous dire Adrien :

« [...] les petites expressions entre nous, qui sont parties en soirée, qu'on s'est dites, ouais, on a déconné là-dessus, et pis après ça reste et ça devient la phrase un peu mythique du groupe avec qui on est. C'est c'qui fait aussi que c'est notre langage, que c'est notre petite particularité » (Adrien, 18 ans)

### La conformité à la culture jeune et au groupe de pairs

Un deuxième usage du « parler jeune » à des fins identitaires dans le cadre des sociabilités juvéniles tient à la volonté de s'inscrire dans ce qu'il est convenu d'appeler la « culture jeune » (Galland, 2004 ; Mauger, 2006). Par le biais de l'un des codes de cette culture –langagier, en l'occurrence – , il apparaît possible de faire comme ses pairs (au sens large). Il s'agit ici de se « fondre dans la masse » en suivant ce que certains de nos enquêtés considèrent comme étant une mode ainsi que le relève Noémie :

« si tu parles pas un petit peu comme ça, c'est clair que tu es un peu mal vu, je pense, des autres. Donc voilà tu es un peu obligé des fois un

peu d'ajouter (rire) des mots un peu euh de ce langage-là, en fait »  
(Noémie, 16 ans)

Ce faisant, les jeunes tentent de se conformer aux attentes sociales en vigueur dans la jeunesse actuelle : il s'agit d'être semblable aux autres, de ne pas trop se distinguer par des pratiques spécifiques, en d'autres termes « de faire comme tout le monde ». Afin de respecter les codes langagiers supposés être courants chez une majorité de jeunes, certains membres de cette catégorie de la population n'hésitent pas à s'imiter les uns les autres, probablement afin d'éviter, autant que possible, la sanction du groupe. Tout comme les modes vestimentaires, l'affichage de marques commerciales ou certains codes comportementaux, l'usage de certains termes, expressions, rythmes de parole ou intonations particulières sont des marqueurs identitaires importants au sein de l'espace juvénile et peuvent être soumis à une pression collective (Pasquier, 2005). Plusieurs de nos enquêtés, dont Federico cité ci-dessous, évoque pareille préoccupation, soulignant par là-même les pressions à un certain conformisme social :

« Pis souvent, ben pour rentrer dans les groupes, ben faut s'habiller, faut parler, c'est un peu comme ça » (Federico, 16 ans)

### La gestion de l'image de soi

Une troisième dimension attachée à la fonction identitaire de la pratique langagière étudiée ici se traduit par l'adoption de stratégies permettant aux jeunes de renvoyer une image d'eux-mêmes qu'ils jugent positive. Etant donné les représentations associées au « parler jeune » – plus ou moins bien connotées selon les contextes –, adopter une variété linguistique plutôt qu'une autre permet aux jeunes de jouer avec l'image qu'ils veulent donner d'eux-mêmes. Tenter de faire sien des codes langagiers n'a donc pas seulement pour conséquence d'être intégré ou exclu des groupes de pairs mais permet, selon la situation, de présenter une facette de leur identité qu'ils estiment à leur avantage. Plusieurs de nos enquêtés nous ont parlé dans ce sens comme Jane par exemple :

« j'ai pas envie de me faire passer pour une, je sais pas, intello, qui, une fille toute sage à sa maman comme ça, j'aime bien dire ouais la

meuf elle est cool tout ça, je sais pas, j'aime bien [...] moi je parle comme ça mais peut-être que plus tard je vais changer, mais je sais pas, mais en tout cas pour l'instant je veux pas, je parle comme ça et puis je suis fière quelque part » (Jane, 16 ans).

A l'instar des processus de stylisation décrits par les sociologues, nombre de jeunes que nous avons rencontrés procèdent à une catégorisation de leurs contemporains à partir d'indices visibles tels que les vêtements et la musique de prédilection mais aussi du langage employé. Mobiliser certains éléments langagiers associés au « parler jeune » peut jouer comme un faire-valoir. Ainsi, en fonction de la situation de communication et de l'image que l'on veut donner de soi, on démontrera tantôt son aptitude à maîtriser un français plus légitime, tantôt son aisance à maîtriser les codes du « parler jeune ». Les propos de Marta sont de ce point de vue éclairants :

« Si j'croise quelqu'un dans la rue, je parle normalement, j'vais pas commencer à leur dire, alors ouaich cousine, euh, comment ça fart' ? J'vais pas commencer à lui dire des choses comme ça, j'parle normalement, pis si j'vois par exemple qu'elle utilise des mots aussi en verlan ben là j'me dis, ah ben j'peux aussi les employer, donc euh, là y a pas d'souci » (Marta, 19 ans)

On le voit, Marta déclare recourir à une certaine alternance codique, en adoptant des comportements langagiers variables selon son interlocuteur et ce qu'elle suppose être ses attentes. Il apparaît donc que l'usage du « parler jeune » permet une valorisation personnelle dans certaines circonstances mais peut-être périlleux – en termes d'image de soi – dans d'autres circonstances. Parmi ces dernières, on trouve celle relevée par plusieurs enquêtés et qui suppose la présence de jeunes qu'ils n'ont pas l'habitude de fréquenter. Les deux verbatims suivants témoignent du souci de leurs auteurs de montrer une image qui ne leur correspond pas, en l'occurrence une « racaille » pour le premier d'entre eux :

« [...] si c'est pour déconner, c'est avec les bons amis, les amis proches. Avec les autres, si on commence à parler comme ça, y vont nous dire *ouais toi euh t'es de la racaille et pis tout* (imitation), j'suis là non mais (rires) » (Olivier, 19 ans)

« [...] si on parle comme ça devant des personnes qu'on connaît pas, elles vont encore croire qu'on se donne un genre, donc j' préfère parler plus ou moins correctement » (Yann, 20 ans)

## 6.2. La fonction ludique

On l'a vu, plus de la moitié des répondants estime recourir au « parler jeune » à des fins ludiques. C'est la dimension de jeu entre pairs qui émerge principalement des discours. Concrètement, le « parler jeune » sert à « délirer », à « déconner » – ainsi que le déclarent certains enquêtés – ou plus globalement à amuser ses interlocuteurs, comme le mentionne Alexis :

« j'utilise d'autres mots que les adultes utiliseraient pas, des fois j'utilise un petit mot en verlan par-ci par-là pour faire rigoler tout le monde » (Alexis, 17 ans)

Il semble que généralement le caractère ludique du « parler jeune » tient à la transgression – réelle ou fantasmée – de la norme linguistique que les enquêtés lui associent ainsi qu'au sentiment (positif) qu'ils peuvent avoir de ne pas s'exprimer « correctement ». Ainsi, il apparaît que pour Kevin « parler correctement », pour le dire dans ses termes, n'est guère conciliable avec son idée du divertissement et constitue, en outre, une forme de contrainte – à la fois sociale et langagière – dans son cadre de sociabilité :

« en fait on commence à s'amuser, on commence à parler et puis euh, on pense plus à rien. On s'éclate. Et puis on est bien entre nous, on rigole, donc euh, on cherche pas à parler correctement. On cherche qu'à s'amuser et puis à rigoler » (Kevin, 19 ans)

D'un autre côté, quelques enquêtés déclarent recourir au « parler jeune » à des fins, de toute évidence, ironico-ludiques, c'est-à-dire pour se moquer de leurs propres habitudes langagières, de celles de leurs pairs ou encore de celles d'autres locuteurs. Ces derniers s'incarnent en particulier dans les jeunes qui usent massivement – voire abusent – du verlan. C'est le cas de Margot qui dit utiliser le verlan pour railler certains adeptes du « parler jeune » et mettre en cause leur manque de maîtrise de la langue française :

« c'est impressionnant quoi, ils savent même pas parler français. Je pense qu'on leur demande, euh, un mot, qu'eux ils disent en verlan, ils le sauront pas le dire en français. Ouais, c'est complètement un autre langage » (Margot, 19 ans)

Il importe encore de relever ici qu'au cours du temps et de l'emploi du « parler jeune » – comme le soulignent quelques enquêtés – la fonction ludique se substitue à la fonction proprement identitaire<sup>13</sup>. On pourrait peut-être avancer, comme possible explication de cette substitution de fonction, qu'une fois que le « parler jeune » est « intégré » comme trait identitaire d'un jeune locuteur – tant par lui-même que par ses pairs – il devient possible de l'envisager sous un aspect moins symbolique et dès lors davantage ludique.

### 6.3. La fonction cryptique

Selon certains jeunes de notre collectif, le « parler jeune » a pour visée centrale de limiter la communication aux locuteurs qui partagent les mêmes codes. Le « parler jeune » revêt alors un caractère discriminant qui exclut les adultes – principalement les parents – et, dans une moindre mesure, les jeunes ne faisant pas partie du réseau de sociabilité étroit.

On notera que pour une toute petite part de nos enquêtés, employer le « parler jeune » permet de se jouer – sciemment – de ceux qui ne le comprennent pas, qu'il s'agisse d'adultes ou de jeunes ne faisant pas partie de l'*ingroup*<sup>14</sup>. Le « parler jeune » remplit alors une fonction pouvant être qualifiée de crypto-ludique. Alexis met clairement en évidence la capacité qu'ont certains locuteurs du « parler jeune » de tourner en ridicule leurs aînés :

« si on veut pas se faire comprendre, on est très fort pour ça [...] de pas se faire comprendre des adultes, c'est assez marrant parce qu'ils s'énervent. Donc c'est marrant de faire sortir un adulte de ses,

---

<sup>13</sup> A sa manière, la fonction ludique – à l'instar de la fonction cryptique (voir plus bas) – fonctionne aussi comme marqueur identitaire. De fait, le jeu suit des « règles » connues des seuls locuteurs du « parler jeune ».

<sup>14</sup> L'*ingroup* ou endogroupe est le groupe auquel appartiennent les individus dont il est question.

d'énerver un adulte parce qu'il comprend rien donc il passe pour un abruti de rien comprendre » (Alexis, 17 ans)

#### 6.4. La fonction d'accommodation

Ainsi que le relève un petit nombre de nos répondants, le « parler jeune » semble, en outre, pouvoir faciliter une certaine intercompréhension entre pairs. Il est alors envisagé comme une sorte de *lingua franca*, que ce soit avec des locuteurs dont le français n'est pas la langue première ou des locuteurs francophones dont on suppose qu'ils n'ont pas accès à toutes les ressources – notamment lexicales – de la langue française. On peut considérer dans ce cas que le « parler jeune » remplit une fonction d'accommodation qui tient dans un effort d'adaptation au registre langagier supposé de son interlocuteur. Les propos de Thibault sont, de ce point de vue, éclairants :

« avec certaines personnes, c'est me faire comprendre, parce que, voilà, si pleins de mots que j'utilisais, c'est pas forcément compris, si je le faisais, euh [...] à pas montrer, pas dire, pas me montrer pédant dans le sens que je vais pas essayer de marquer de, même euh, sans le vouloir et sans le faire de façon méchante, ou quoi que ce soit marquer une différence [...] j'ai pas envie de dire, ah oui, moi je sais parler, alors, je me mets dans un vocabulaire que eux comprennent et qui fait partie de leur vocabulaire » (Arnaud, 19 ans)<sup>15</sup>

Pour les quelques enquêtés qui font mention de cette fonction d'accommodation, le lexique du « parler jeune » est considéré comme étant peu élaboré et davantage à la portée de certains de leurs interlocuteurs que celui du français standard. Quant au profil sociodémographique des personnes avec lesquelles il s'agit de mettre en œuvre cette fonction d'accommodation, les rares candidats clairement désignés par nos enquêtés sont issus des milieux populaires, de la migration ou encore de la culture hip-hop.

<sup>15</sup> Cet enquêté fait référence aux jeunes d'un quartier populaire de Genève où il a lui-même grandi et continue de résider.

## 6.5. La fonction d'économie

Pour une petite part des jeunes du collectif, le « parler jeune » répond – d'une certaine manière – à un principe d'économie linguistique, en ce sens qu'il optimise la communication entre pairs en raison de son caractère peu contraignant en regard du français standard ou « correct », pour le dire dans les termes de l'un de nos enquêtés. Les enquêtés qui mettent en évidence une telle fonction évoquent des arguments qui insistent sur l'économie qu'autorise le recours au lexique du « parler jeune ». C'est visiblement le point de vue de Fabien, dont les propos sont rapportés ci-après. En effet, il souligne que le vocabulaire du « parler jeune » rend la communication particulièrement efficace, l'essentiel étant de traduire rapidement au plan linguistique ses idées sans rechercher la nuance sémantique ou l'effet stylistique, chronophages à ses yeux :

« je pense surtout ça permet de, faire simple, c'est-à-dire on s'exprime avec les mots qu'il faut pour dire ce qu'on pense, sans chercher trois heures le mot *super génial* qui veut tout dire » (Fabien, 20 ans)

Steve va aussi dans le sens de ce « moindre effort » que remplit la fonction d'économie du « parler jeune » en certaines situations :

« c'est une façon on parle comme ça entre nous quoi. C'est, on se comprend bien comme ça [...] c'est que j'ai pas besoin de, quand je parle comme ça c'est que, je, parce que je sais que la personne à qui je parle j'ai pas besoin de faire justement toute une phrase ou de, des mots spécial (*sic*) pour qu'elle comprenne j'ai juste à parler de cette manière. Elle comprendra directement mon idée » (Steve, 18 ans)

En plus des remarques déjà formulées par quelques enquêtés quant au caractère « économique » du « parler jeune », il semble ressortir des propos de l'ensemble des jeunes rencontrés que l'usage du « français standard » relèverait d'une forme de performance, alors que celui du « parler jeune » tiendrait davantage de la compétence, à savoir une pratique acquise certes mais accessible à tous. La pratique du « français standard » peut ainsi paraître « forcée », contraignante ou encore réfléchi comparativement à la pratique apparemment plus spontanée du « parler jeune ».

## 6.6. La fonction cathartique

Enfin, il apparaît que, pour une poignée de répondants, le « parler jeune » facilite l'expression d'un dissentiment ou d'une critique procurant par là-même un certain soulagement. En termes fonctionnels, pareil point de vue invite à concevoir la pratique du « parler jeune » comme pouvant exercer une action de type cathartique, en d'autres termes libératrice. Marta met clairement en évidence cette action cathartique du « parler jeune ». En effet, elle insiste sur le sentiment d'apaisement qu'elle peut éprouver quand, énervée, elle s'exprime en verlan ou au travers d'insultes, soit – dans ses termes – dans le « langage de la guerre » :

« quand je m'énerve ben c'est plus fort que moi je parle en verlan, je parle en tout ce qui me vient à l'esprit [...] quand je m'énerve, c'est les insultes, c'est ce, je veux pas commencer à faire des, je clashe tout, en fait, je veux pas commencer à faire des belles phrases ou autres, c'est, c'est, ouais, j'allais dire le langage de la guerre, mais non. Non, c'est un langage vulgaire, donc euh quand je suis énervée, ben je l'emploie parce que j'estime que c'est vulgaire et ça me défoule avec certaines paroles, donc euh, après, on se sent plus apaisé, on se sent mieux »  
(Marta, 19 ans)

## 6.7. Quel usage du « parler jeune » dans le contexte familial et scolaire ?

Nous l'avons vu, le « parler jeune » reste confiné dans des lieux sociaux clairement définis et reconnus par nos répondants qui disent adapter, pour une large majorité d'entre eux, leur manière de s'exprimer en fonction du contexte dans lequel ils évoluent, mais surtout des locuteurs auxquels ils sont confrontés.

Si les jeunes font parfois sciemment appel au potentiel cryptique du « parler jeune » pour ne pas être compris des adultes en creusant ainsi le clivage avec ces derniers, cela est loin d'être la norme. Nombreux sont ceux qui, au contraire, pensent que le « parler jeune » est incompréhensible pour les adultes et qu'il est par conséquent préférable de ne pas l'employer, comme le pense Assan :

« [...] en faisant les courses ou les commissions, j'ai personnellement tendance à employer du français plus classique [...] pour faciliter la compréhension » (Assan, 18 ans)

C'est en présence des adultes que les jeunes que nous avons interrogés ont le plus de réticence à l'utiliser et plus particulièrement en face d'adultes qui représentent des institutions légitimes, qu'il s'agisse des parents, des enseignants ou des employeurs. La raison la plus souvent avancée est liée au respect qu'ils disent vouer à ces derniers. Certains enquêtés évoquent d'ailleurs le terme d' « adultes importants » pour qualifier ces « autrui significatifs » (Berger & Luckman, 1986) vis-à-vis desquels il est de rigueur de se montrer respectueux et d'adopter un langage idoine. Cela démontre *a priori* que les contacts entre les jeunes et les adultes restent réglementés et ne sont pas remis en question par les jeunes, c'est tout au moins ce qu'affirment nombre de ceux et celles que nous avons eu l'occasion de rencontrer.

### La sphère familiale et les réactions des parents

Le « parler jeune » étant souvent associé à un langage vulgaire et comportant des insultes, les deux tiers des personnes que nous avons interrogées déclarent ouvertement maîtriser leur manière de parler lorsqu'elles s'expriment avec leurs parents et ce, indépendamment de leur âge, de leur formation, de leur lieu de résidence ou de leur origine culturelle. Que les parents se montrent sévères, qu'ils considèrent le « parler jeune » comme une pratique passagère ou qu'ils en utilisent eux-mêmes certains vocables, nous pouvons inférer des dires de leurs enfants que le « parler jeune » n'est guère usité dans la sphère familiale. Une exception est faite par quelques enquêtés qui partagent des expressions avec les membres de leur fratrie. Selon certains jeunes, il est en effet indispensable de procéder à une différenciation des interlocuteurs, chacun ayant son rôle à jouer, les parents devant endosser celui d'éducateurs. A preuve, les propos qui suivent :

« [...] j crois en fait que tout l monde vraiment est obligé de vraiment différencier les choses. Que les copains ben, c'est les copains, pis les parents c'est les parents. J'veux dire, euh, après y a peut-être des

parents qui sont vraiment copains, mais moi j'essaye vraiment de, de différencier les deux » (Théo, 16 ans)

Le motif le plus souvent avancé par nos interviewés lorsqu'on leur demande pourquoi ils évitent de « parler jeune » dans le cadre familial est le même que celui maintes fois évoqué par ailleurs : le respect. Ils considèrent qu'il est effectivement primordial de ne pas tenir de propos vulgaires et de ne pas proférer d'insultes lorsque les parents sont présents. C'est ce que nous dit cette enquêtée :

« [...] les mots quand même vulgaires comme *oh putain*, parce que des fois ça m'échappe et tout, devant mes parents ça ne passe, ça ne passe pas. Donc y vaut mieux éviter (rires) » (Sandrine, 19 ans)

A cet égard, l'un de nos enquêtés n'hésite pas à établir une comparaison qui en dit long sur sa représentation du « parler jeune » – considéré ici comme une distance à la norme langagière qu'est le « français standard » – et sur les conséquences qui découlent du fait de s'adresser dans ce registre à ses parents :

« [...] je trouve que ça se fait pas de parler comme ça à la maison. C'est comme si on crache dehors, on va pas cracher à la maison. A la maison, c'est là où tout le monde reste normal, calme, et montre le respect qu'on porte aux parents. Donc non, je parle pas comme ça, je me retiens ou bien je parle normalement » (Grégoire, 18 ans)

Force est de constater une fois encore que les significations attribuées au langage sont relatives au contexte dans lequel il est utilisé et dépendent des règles communicationnelles liées à chacune des sphères de la vie sociale : « parler jeune » avec ses amis est attendu, avec ses parents est inacceptable. De ce point de vue, la représentation négative que certains adultes peuvent avoir du « parler jeune », la volonté de donner une bonne image de soi et de reconnaître l'éducation qui leur a été donnée peut contraindre certains jeunes, à l'instar de Jane, à faire attention :

« [...] les parents, ils aiment pas qu'on parle comme ça, y disent "c'est des voyous qui parlent comme ça" et tout ça [...]. Avec les parents y faut être tout doux, faut avoir l'air gentil, gentille fille pour montrer que t'es respectueuse parce que c'est quand même eux qui t'ont élevée, tu peux pas monter ta voix » (Jane, 16 ans)

A noter que cette volonté de témoigner du respect à ses parents n'est toutefois pas partagée par tous et, quand bien même ils sont très largement minoritaires, certains des jeunes interrogés se montrent plutôt catégoriques. C'est ainsi le cas de Geraldine :

« [...] ouais, enfin mes parents j'leur parle n'importe comment, y a pas de respect » (Julie, 20 ans)

Le fait que le « parler jeune » offre une dimension cryptique est également énoncé par certains pour expliquer la raison pour laquelle ils changent de registre lorsqu'ils sont avec leurs parents. Ainsi le verlan n'a pas toujours sa place dans une discussion, comme nous le confie Blaise :

« c'est clair que si on parle verlan, nos parents, y sont complètement largués hein, j'veux dire, y comprennent pas c'qu'on dit » (Blaise, 19 ans)

Dans le même ordre d'idées, Noémie avoue éviter d'utiliser certains vocables du « parler jeune » afin de ne pas devoir en expliquer le sens à ses parents. C'est donc pour faciliter la communication et privilégier l'intercompréhension qu'elle préfère s'exprimer en « français standard » avec eux :

« [...] dès que je commence à parler un peu le langage des jeunes, ils [ses parents] sont tout de suite perdus là, y savent plus ce que c'est (rire) et y demandent ce que c'est, et pis voilà, j'suis obligée de leur expliquer, alors bon j'aime mieux choisir un autre français, un français plus développé » (Noémie, 16 ans)

Si nos répondants nous confient, en majorité, surveiller leur façon de parler quand ils communiquent avec leurs parents, les attitudes de ces derniers varient néanmoins selon les cas. Ainsi, la sévérité peut être de mise dans certaines situations : « mon petit frère y parle jeune, quoi, ben j'sais pas, des fois c'est par une gifle » (Fitim, 17 ans). D'autres parents semblent en revanche faire preuve d'une relative ouverture et envisager d'autres stratégies pour sensibiliser leurs enfants aux limites du « parler jeune ». Ainsi Jane (16 ans) précise que sa mère n'hésite pas à la renvoyer au caractère collectif et impersonnel du « parler jeune » en la priant d'arrêter de « copier les autres ». Par ailleurs, lorsque Steve « s'oublie »

quand il s'adresse à sa mère, elle relève le caractère cryptique du « parler jeune » et n'hésite pas à le sommer de changer de registre langagier :

« [...] quand je m'oublie que je parle avec ma mère et que j'peux m'oublier, parfois elle peut me dire : "non mais j'suis pas ta copine, moi tu me parles pas comme ça avec moi, moi j'comprends pas ce que tu me dis na na na et tout", pis là je me reprends pis je leur reparle normalement [...] » (Steve, 18 ans)

D'autres parents sont plus tolérants à l'égard de cette pratique. Grégoire nous raconte quant à lui comment son père se moque gentiment de sa manière de s'exprimer. Cette attitude semble d'ailleurs valorisée par cet enquêté puisqu'il la considère comme une marque d'attention :

« [...] mon père pour s'amuser, pour m'embêter il va le dire quelques fois oui *ça me sefou, nananan* (imitation), juste pour m'embêter quoi, mais non ils le prennent pas mal, parce que c'est pas comme si j'étais tout le temps comme ça pis, on va pas dire des gros mots. [...] Mon père y fait le rigolo à dire un peu des mots comme nous et pis c'est toujours rigolo, mais bon c'est juste pour montrer qu'il suit quand même son fils et pis c'est pour montrer qu'il est là quoi (rire) » (Grégoire, 18 ans)

Dans le même esprit, certains parents – lorsqu'il ne s'agit pas d'insultes – semblent se montrer tout à fait compréhensifs et ne jugent pas indispensable de corriger le vocabulaire de leurs enfants, ce que Maxime perçoit comme une adaptation de leur part :

« [...] dans l'ensemble j'essaie d'utiliser des mots qu'ils comprennent, mais si une fois j'me loupe, ben sûrement qu'ils l'ont déjà entendu pis, ma fois s'ils l'ont pas entendu, soit y me demandent qu'est-ce que j'entendais par là ou sinon ben, y z'essaient de trouver le mot, le sens par eux-mêmes quoi. Y m'ont vu évoluer à ce niveau-là donc y z'ont déjà entendu ça pis voilà quoi. Sûrement qu'y ont eu ce genre de mots une fois ou l'autre dans leur vie déjà donc euh, pis bon y vont pas me rattraper sur le langage quoi, ça y s'en fiche un peu c'est pas primordial » (Maxime, 18 ans)

Cette adaptation des parents se retrouve de façon encore plus marquée lorsque ceux-ci adoptent volontairement le langage de la jeune

génération. Par exemple, lorsque l'on demande à Fabrice s'il utilise, avec ses parents, des termes qu'il pourrait considérer comme étant empruntés à la variété du « parler jeune », il nous répond :

« [...] avec mes parents, c'est eux qui utilisent parfois des expressions actuelles plus que moi parce que, voilà, je sais pas exactement, y veulent faire plus jeunes que moi ou je sais pas (rires), j'en sais rien du tout, mais c'est assez drôle, c'est une sorte de contamination » (Fabrice, 20 ans)

Cette tendance des parents à vouloir adopter le langage de la jeunesse est également exprimée par Elisa lorsqu'elle nous parle de la volonté de sa mère d'apprendre certains vocables du « parler jeune » :

« [...] ma mère, qui va avoir cinquante ans, a quand même envie de passer pour quelqu'un de jeune, a toujours envie de rester jeune, donc à partir de là, dès qu'elle comprend pas quelque chose elle a envie d'apprendre en fait, voilà, c'est plus ça. Mon père trouve ça drôle, mais ça l'intéresse pas plus que ça » (Elisa, 19 ans)

Si nombre des jeunes interrogés sont sensibles à l'idée que leurs parents s'intéressent à leurs pratiques langagières, le fait qu'ils les empruntent (ce qui est rare il faut le dire) est généralement mal perçu. C'est bien ce qu'illustrent les propos de Catia :

« [...] disons que ma mère de temps en temps, c'est elle qui parle jeune, et à ce moment-là, je m'efforce de ne pas réagir, mais ça me fait étrange, j'trouve ça ridicule [...]. Des fois elle met une certaine insistance à dire par exemple, "tu sors avec tes potes ?" (elle imite, rires), "oui, j'sors avec mes amis", je la corrige gentiment mais de toute façon voilà, elle fait ce qu'elle veut, j'trouve ça, j'trouve ça drôle, parce que moi j'me force à aller dans un sens et elle va dans l'autre » (Catia, 19 ans)

### Le respect des enseignants

Contrairement à une certaine idée reçue et si l'on en croit nos enquêtés, les enseignants sont l'objet d'un respect certain. Quel que soit le niveau d'enseignement, (classes d'insertion et d'orientation professionnelle, lycées, Hautes écoles), la figure emblématique et respectable du « prof » semble perdurer. Ainsi, la grande majorité des jeunes rencontrés

affirment clairement adapter leur langage lorsqu'ils se trouvent face à un enseignant. Dès lors, qu'ils soient des filles ou des garçons, qu'ils vivent au sein d'une agglomération ou dans une commune rurale, qu'ils suivent des études universitaires ou qu'ils envisagent de commencer un apprentissage, tous admettent se donner du mal pour trouver des « beaux mots », des « mots du dictionnaire » et construire des phrases « évoluées » et « structurées » dans le dessein de parler un « français élevé ». Les propos d'Hugues illustrent bien ce constat :

« [...] enfin si on doit s'exprimer avec les profs et pouvoir parler, donner des réponses aux profs on va pas pouvoir parler, "ouais alors c'est comme ça tu vois c'est" (imitation) ; on réfléchit plus avant de parler » (Hugues, 17 ans)

Respecter les normes en vigueur dans les différents espaces sociaux passe par la reconnaissance des attentes des figures sociales qui les représentent. Cela semble particulièrement vrai pour les enseignants qui incarnent la culture respectable et légitime, pouvant constituer, comme le révèle le verbatim ci-dessous, une source d'apprentissage ou des modèles de réussite sociale:

« [...] j'pense ça enrichit le vocabulaire de parler comme eux, ça fait toujours des mots en plus si on comprend ce qu'y disent et tout. Ouais. J'ai appris fongible, maintenant » (Margot, 19 ans)

A l'examen des résultats, plusieurs arguments sont avancés pour justifier l'adaptation du langage dans les salles de cours. Celui qui est évoqué de manière récurrente est le respect. Comme il a été dit plus haut, le professeur et l'enseignant semblent jouir d'une considération telle qu'il apparaît indécent de leur parler dans un autre registre que le « français standard » :

« [...] il faut rester toujours respectueux parce que voilà, tu peux pas, tu peux pas manquer de respect, y a un truc comme ça faut toujours être respectueux, respecter voilà, t'es à l'école pour apprendre, pour respecter [...] » (Kader, 17 ans)

Ces propos sont néanmoins à nuancer, car si les jeunes interrogés dans le cadre de cette enquête sont en règle générale attentifs au contexte des interactions verbales appelant des styles langagiers différents, ils se

fondent, semble-t-il, sur certaines caractéristiques de leurs interlocuteurs pour adapter leur manière de parler. Ainsi, tout indique qu'il est fait montre de respect à celui ou celle qui, selon eux, présente un certain charisme, ce qui ne semble pas à la portée de tous les enseignants, comme l'indique Margot qui semble le regretter :

« Ah les profs sont plus dociles ces temps. Y laissent plus, j'ai l'impression qu'y se laissent plus marcher dessus parce qu'y sont dépassés. C'est impressionnant : y laissent un peu tout passer, maintenant » (Margot, 19 ans)

Dans d'autres situations, alors que l'enseignant est considéré comme « relax », « souple », « large », « sympathique », « plus jeune » ou « moins sévère », quelques enquêtés avouent utiliser des vocables du « parler jeune » ou même adopter des stratégies de séduction de sorte à rendre ce genre d'expressions plus acceptables aux yeux de l'interlocuteur. C'est visiblement le cas de Catia :

« [...] si on a un prof sympa et pis qu'on rigole avec et pis qu'on trouve pas un mot comme ça, qui fait bien sur le tas, à ce moment-là tu peux dire entre guillemets, ou avec un grand sourire, tu sors ton mot jeune et pis il le comprend de toute façon, donc ils ont l'habitude » (Catia, 19 ans)

A cet égard, cela donne à penser que si l'enseignant estime que les limites sont dépassées et qu'il le fait savoir, les comportements peuvent changer. Sabina nous conte ainsi comment elle a accueilli une remarque d'un professeur :

« [...] ben une fois j'avais dit un mot comme kiffer, ben, il a pas trop aimé, pis il a dit "mais qu'est-ce que ça veut dire ce mot" et pis moi j'lui ai expliqué, y m'a dit "ouais mais ce mot j'veux pas que tu l'utilises là, parce que j'comprends pas et pis ça m'embête". Donc après, il a fallu que j'parle normalement » (Sabina, 16 ans)

Enfin, il faut ajouter que les limites entre les différents territoires scolaires tels que les couloirs de l'école, la cour de récréation, la salle de classe, paraissent bien assimilées, comme en témoignent les propos de cette enquêtée :

« [Il ne faut] pas être très agressif au niveau du prof parce qu'on sait d'ailleurs ce qui nous arrive. [Il faut] se retenir jusqu'à la pause, après on s'en fiche. Dehors oui, on peut se défouler, mais pas sur les profs. Je trouve que ça, ce serait un peu du manque de respect »  
(Clémentine, 16 ans)

En résumé, les jeunes Romands interrogés affirment être, en grande majorité, respectueux à l'égard des représentants du corps enseignant, ne remettant pas en question leur autorité. Sans mettre en doute la sincérité de nos répondants, il serait toutefois intéressant d'avoir le point de vue des enseignants sur cette question. N'ayant pas fait d'observation directe, il ne nous est en effet guère possible de rendre compte avec exactitude de la réalité des salles de classe et il est probable qu'il existe un décalage entre la perception de ce qu'est le « bien parler » pour les jeunes et pour les représentants de l'institution scolaire.

## 7. Un certain rapport à la France

Rappelons-le, notre étude se fonde sur l'idée-force voulant que les membres de la jeune génération de Suisse romande n'échappent pas plus que leurs aînés aux conséquences qu'entraîne sur les représentations linguistiques des francophones la distribution centre/périphéries des espaces ayant en partage le français. Parmi ces conséquences, bien documentées (cf. Introduction), on relève l'acceptation d'une certaine subordination linguistique par rapport à la France (le centre) qui se manifeste au travers de la conviction, partagée par nombre de francophones de périphérie – Romands, Belges ou Québécois – que la norme de référence du français est l'apanage des seuls « Français ». Cette acceptation se traduit également chez une grande part des francophones de périphérie, par le développement d'un certain sentiment, d'une part, d'insécurité linguistique en relation avec la variété de français qui est la leur et, d'autre part, d'infériorité linguistique à l'endroit des Français, autrement dit des locuteurs du centre.

Qu'en est-il, chez les jeunes Romands interrogés, de cette subordination linguistique par rapport à la France s'agissant du « parler jeune » ? En d'autres termes, dans quelle mesure ces jeunes voient-ils dans le « parler jeune » local une variété empreinte, par exemple, de provincialité ou de marginalité et, partant, assujettie à une variété centrale (le « parler jeune » de France) ayant valeur référence ? C'est à ce type de questionnement que tente de répondre le contenu de ce chapitre.

### 7.1. Le « parler jeune » de France : une référence ?

Quand on les interroge sur une possible similitude entre les « parlers jeunes » attestés en Suisse et France, un tiers seulement des enquêtés considère qu'ils se confondent en tous points essentiellement du fait, d'une part, de références télévisuelles et musicales communes et, d'autre

part, de préoccupations et d'une vision de la vie propres à la jeunesse en général. A l'inverse, deux tiers des enquêtés sont d'un avis contraire. Si certains de ces enquêtés ne relèvent que des différences du point de vue du lexique, d'autres considèrent que le « parler jeune » de Suisse romande s'écarte clairement plus de ce qu'ils estiment constituer un certain standard en la matière, que le « parler jeune » qu'ils attribuent à leurs grands voisins. C'est bien ce que semble nous dire Alexis pour qui les jeunes Romands apparaissent comme de pâles locuteurs (des oin-oin) comparés à leurs homologues français :

« eux ils vont donc plutôt parler, je pense, comme dans les chansons de rap en verlan tout comme ça, puis c'est prendre la voix du gros dur. Alors qu'en Suisse, si on parle un peu, le parler jeune c'est plutôt, le français un peu bidouillé [...] ouais c'est plus poussé dans leur parler jeune alors qu'en Suisse on est moins développé, on est moins, on est les oin-oin » (Alexis, 17 ans)

En outre, il est à noter qu'une part significative des jeunes de notre collectif fait montre d'une conscience linguistique en phase avec les conséquences de la distribution en termes de centre/périphéries de l'espace francophone, en insistant tout d'abord sur le fait que le « parler jeune » de Suisse romande est essentiellement le produit de l'imitation. En témoigne notamment la citation d'Alexis, également, qui insiste sur l'influence qu'exerce le « parler jeune » de France – et donc central – non seulement sur le « parler jeune » romand, mais encore sur ceux pratiqués par les autres jeunes locuteurs francophones de périphérie :

« on les copie [les jeunes de France] un peu parce que, c'est eux qui parlaient, qui parlaient en premier le verlan et puis après en Suisse on a parlé. Mais c'est comme ça dans tous les pays qui parlent le français » (Alexis, 17 ans)

L'acceptation d'une certaine sujétion linguistique à la France qui ressort des propos d'Alexis se manifeste également chez de nombreux jeunes interrogés dans une tendance à considérer le « parler jeune » de France que l'on adopte – ou copie pour reprendre le terme des jeunes cités ici –, une variété en quelque sorte de référence. A preuve le verbatim de Steve qui souligne le souci que peuvent avoir certains jeunes Romands – en cherchant à s'approprier certains traits linguistiques particulièrement indexants – de ressembler à leurs pairs français :

« ce qu'on pourrait dire c'est que les Suisses copient les jeunes de France. Parce que, il faut pas trop se mentir je dirais que c'est un peu ça quand même, c'est pas mal de copie on, s'identifie à eux » (Steve, 18 ans)

Par ailleurs, il se dégage des réponses des enquêtés pour qui il existe des différences entre les « parlers jeunes » de Suisse et de France une conscience linguistique qui les conduit à concevoir assez clairement le caractère à la fois provincial, marginal et régional de la variété de « parler jeune » attestée en Suisse romande. En effet, plusieurs d'entre eux soulignent le fait que les canaux informationnels de Romandie ne permettent pas la diffusion d'innovations locales en dehors de son territoire. Tel est le cas d'Iliana qui relève l'unidirectionnalité – du centre vers la périphérie – de la diffusion de termes ou expressions susceptibles d'être largement adoptés et, partant, fait ressortir la *provincialité* du « parler jeune » qui est le sien :

« ça vient pas mal de France, c'est vrai que les mots suisses qu'on pourrait retrouver dans le parler jeune, sont pas très courants [...] les Français c'est quand même un plus grand pays, puis euh, nous la télévision par exemple on l'a, elle vient de France, mais les Français n'ont pas les télévisions suisses » (Iliana, 18 ans)

De nombreux enquêtés paraissent, de plus, tout à fait conscients du caractère *régional* du « parler jeune » romand ». Ils admettent, de fait, que celui-ci offre un certain nombre d'éléments linguistiques imputables au contexte sociolinguistique de la Suisse romande. A cet égard, on peut citer les propos d'Assan qui s'avère convaincu que des termes ou des expressions utilisés par les jeunes Romands, bien qu'empruntés au « parler jeune » de l'espace centre, présentent une originalité liée à une influence locale (la « sauce romande ») :

« ils prennent beaucoup d'expérience, d'expressions françaises dans le langage qu'on adapte ensuite à la sauce romande c'est évident mais je pense qu'il en est largement inspiré [...]» (Assan, 18 ans)

Enfin, certains enquêtés relèvent la présence d'archaïsmes dans le lexique du « parler jeune » de Suisse romande, mettant par là-même en lumière

le caractère *marginal* de celui-ci. A ce titre, plusieurs d'entre eux insistent sur l'adoption tardive par les jeunes Romands de termes ou expressions utilisés en France, allant parfois, comme le fait Arnaud, jusqu'à évaluer en années le décalage s'agissant de leur utilisation :

« il y a des expressions que j'ai entendues par des, vraiment par des amis parisiens en France et qui sont arrivées deux ans plus tard à Genève » (Arnaud, 19 ans)

## 7.2. Les signes d'un malaise

Le poids, dans les consciences, du rapport entre centre et périphérie dans les limites de l'espace francophone se traduit également chez de nombreux jeunes interrogés par le développement de représentations linguistiques reflétant un certain malaise, sinon un clair sentiment d'infériorité linguistique. C'est de toute évidence ce que révèlent les réponses à une question projective fondée sur une vignette rapportant le sentiment de malaise vécu par un jeune Romand amené à communiquer avec un jeune Français. Dans les fait, les jeunes interrogés étaient appelés à mettre en lumière les raisons susceptibles d'expliquer ce sentiment de malaise puis à se positionner par rapport à une telle situation d'interaction.

L'analyse des réponses montre qu'un quart des enquêtés est d'avis que les divers « parlars jeunes » sont d'égale valeur et trouve donc sans fondement le malaise évoqué. Pour ceux-ci, il ressort que les « parlars jeunes » de Suisse et de France, tout en étant de nature différente, s'équivalent et que, partant, leurs locuteurs respectifs ne peuvent que vivre en bonne harmonie. C'est bien le point de vue qu'exprime Pierre quand il fait référence à l'existence de deux variétés de « parler jeune » – deux langages pour reprendre ses termes – distinctes qui constituent deux manifestations d'un seul mode d'expression commun aux jeunes générations de Suisse romande et de France :

« moi je vois pas vraiment, ouais pourquoi être mal à l'aise alors que c'est notre langage on va dire. C'est notre langage, leur langage et puis voilà, ça fait un tout » (Pierre, 18 ans)

Zoé ne semble pas dire autre chose à la différence près que ses propos témoignent très explicitement de son implication personnelle ; implication attendue dans tout questionnement projectif :

« on a chacun notre langage, donc je verrais pas pourquoi on serait mal à l'aise pour un langage, on a chacun notre façon de parler et puis je sais pas pourquoi je me moquerais d'une façon » (Zoé, 16 ans)

Toutefois, il reste que les trois quarts des jeunes formant notre collectif trouvent au contraire à la fois plausible et compréhensible le malaise dont il est fait mention dans la question projective et y apportent sans difficulté une explication. Cette dernière consiste le plus souvent à conférer aux jeunes de France un statut d'interlocuteur qui en impose en raison de leur pratique nettement plus routinisée du « parler jeune ». Les propos d'Assan sont, de ce point de vue, éclairant :

« c'est vrai que ça peut être intimidant de parler avec des Français qu'ont l'habitude et qu'ont peut-être plus la pratique de ce langage » (Assan, 18 ans)

A cette idée que les jeunes Français manient de façon plus performante le « parler jeune », s'ajoute, pour plusieurs enquêtés, celle d'un écart entre jeunes français et jeunes romands compris en termes de maîtrise. Cet écart constitue potentiellement une source d'exclusion, qui explique pour partie le malaise évoqué dans la question projective. Ainsi Ali souligne combien peut être emprunté et/ou dépassé un jeune Romand face à un jeune Français dont la pratique du « parler jeune » se révèle si « avancée » que ce parler en devient, en quelque sorte, cryptique :

« ouais ils sont plus avancés. Ils sont vraiment dedans quoi, ils sont là, quand t'arrives dans les cités tu comprends rien, c'est tatata ça s'enchaîne » (Ali, 19 ans)

De plus, certains enquêtés en appellent au caractère extrême des pratiques langagières des jeunes Français – lesquelles sont plus exagérées, plus choquantes, pour paraphraser les propos de Vincent rapportés ci-dessous – qui paraissent représenter des sources tant d'intimidation que de malaise pour les jeunes de Romandie. A ce titre, on relèvera le rapport de similitude sur lequel insiste Vincent entre les situations qui installent dans une situation d'interaction, d'une part, un

jeune Français et un jeune Romand et, d'autre part, un jeune et un adulte :

« Ouais parce que en France je pense ils exagèrent plus, donc nous, ça fait un peu le même phénomène je pense, les adultes avec nous : nous on arrive là-bas puis on se sent un peu à l'écart et puis ça nous choque aussi, on se dit, parce que c'est les deux extrêmes quoi, puis nous on est un peu au milieu, il y a les parents c'est un extrême entre guillemets, puis il y a les jeunes de la banlieue en France, puis nous on est ni d'un extrême ni de l'autre [...] » (Vincent, 18 ans)

Par ailleurs, il est à noter que plusieurs des jeunes ayant pris part à l'étude avancement, à titre d'explication du malaise du jeune Romand mis en scène dans notre questionnement, un rapport de type innovateur/suiveur. C'est apparemment ce rapport qui est évoqué dans le verbatim ci-après. Federico, son auteur, insiste sur la position peu enviable qu'occupe l'imitateur, tout comme l'inconfort dans lequel peuvent se trouver les jeunes Romands convaincus du fait que ceux qu'ils imitent les tiennent en faible estime en raison de la distance qui sépare le « parler jeune » tenu pour être l'original et sa copie :

« je sais pas peut-être parce qu'ils les recopient un peu, puis, peut-être que après ils se disent ils sont, ils sont cons [les jeunes Romands], ils font pas comme eux [les jeunes Français], c'est pas comme ça, puis eux ils essaient, ils essaient de parler comme eux, mais ils savent pas s'ils le font vraiment » (Federico, 16 ans)

En conclusion, il convient de préciser que, parmi les deux tiers des membres du collectif qui voient dans les « parlers jeunes » de Suisse romande et de France deux réalités distinctes, tous n'en appellent pas, pour rendre compte de cet état de fait, à des éléments d'explication que l'on peut mettre en lien avec les conséquences du mode d'organisation inégalitaire de l'espace francophone. Une petite part d'entre eux en effet convoque à cet égard une différence d'ordre socio-économique à l'avantage, pour le dire ainsi, de la Suisse. C'est bien ce que semble faire Virginie citée ci-après. Celle-ci évoque, de fait, pour expliquer la différence qu'elle perçoit entre les « parlers jeunes » romand et français, la situation dans les banlieues en France et le faible capital scolaire et pécuniaire qui y est associé, capital qui, selon elle, ne peut qu'induire un investissement

marqué dans le « parler jeune » pour les jeunes générations résidant dans ces banlieues et qu'on ne saurait retrouver en contexte helvétique :

« les Français qui vivent dans les banlieues et tout ça, j'ai l'impression justement c'est des gens qui ont pas les moyens et tout ça, alors que nous, mais je veux pas dire, mais ils ont les moyens [les jeunes Romands] et ils se sentent peut-être un peu je sais pas, on se sent toujours un peu bizarre quand nous on a les moyens et les autres ils en ont pas et qu'ils se sentent obligés, enfin pas obligés de parler comme ça, mais ils parlent comme ça parce qu'ils ont été élevés entre guillemets comme ça quoi » (Virginie, 19 ans)



## 8. Synthèse conclusive

Arrivés au terme de la présentation d'une série de résultats en lien avec certaines pratiques langagières juvéniles en Suisse romande, plusieurs constats méritent d'être formulés. Menée auprès d'un échantillon composé de soixante-deux personnes et conçu de sorte à être indicatif de la population des jeunes âgés de seize à dix-neuf/vingt ans vivant en Suisse romande, notre étude témoigne de la présence sur le marché linguistique de Suisse romande d'une variété de « parler jeune ». C'est en tous les cas ce qu'invite à penser le fait que la presque totalité des jeunes que nous avons interrogés déclare y recourir, à des degrés divers il est vrai. A cet égard, on relèvera que la moitié d'entre eux affirme employer régulièrement – et dans de nombreux contextes – cette variété, qui, selon eux, est solidement inscrite à leur répertoire langagier.

On retiendra que la conception qu'ont les membres de notre collectif du « parler jeune » en usage en Suisse romande est pour l'essentiel conforme à la représentation savante qui voit dans ce parler une langue secondaire, respectant pour l'essentiel les contours du noyau dur – phonologie et syntaxe – de la langue locale, mais se distinguant clairement de celle-ci au plan du vocabulaire. Ainsi, interrogés sur les éléments définitoires de cette variété, la plupart des jeunes insistent presque exclusivement sur son originalité lexicale, la dimension phonique (accent, rythme) ne faisant l'objet de commentaires que d'une infime minorité. Ainsi, ils mentionnent, dans des proportions variables, certains des procédés de création et de « renouvellement » lexicaux dégagés par les spécialistes de la question sur d'autres terrains d'enquête francophones. A cet égard, on signalera que plus de la moitié des jeunes interrogés font référence à la verlanisation, alors que près d'un enquêté sur dix évoque le procédé de troncation qui aboutit à l'émergence d'aphérèses ou d'apocopes. Pour ce qui est de la question des emprunts, c'est l'anglais qui est le plus souvent cité comme idiome source. Les langues de l'immigration suisse – en l'occurrence l'albanais, l'arabe, l'espagnol et l'italien – obtiennent des scores de citation qui dépassent à peine l'unité. Enfin, les expressions axiologiquement négatives (insultes) apparaissent comme une catégorie

d'importance, attendu le nombre de jeunes qui les associent au « parler jeune ».

Il est important de dire ici qu'en rapport avec le parler qui leur est associé, les jeunes ne forment pas un tout homogène tant sur la question de son unité (LE « parler jeune ») que sur celle de sa créativité. Ainsi, si à peu près un tiers d'entre eux le considère comme une forme appauvrie de français, un autre tiers apparaît convaincu du contraire. Pour sa part, le tiers restant se situe entre ces deux positions. S'agissant de la manière dont les jeunes eux-mêmes désignent le « parler jeune », nos enquêtés se divisent en deux groupes inégaux : les uns, majoritaires, n'ont pas véritablement de terme pour le dénommer, alors que les autres font appel à une attitude ou un contexte socio-spatial pour y référer : « langage de cité », « langage des banlieues », « langage de rue ».

Quand il s'agit de situer l'origine du parler jeune, nombre des jeunes de notre collectif renvoient à un milieu social bien défini : les classes populaires, principalement celles qui vivent dans les banlieues françaises. Ainsi, le « parler jeune » de France – influencé pour certains par celui des Etats-Unis – servirait dans une large mesure de modèle aux jeunes Romands. Ceux-ci seraient séduits par le style – en l'occurrence langagier – des jeunes vivant dans les banlieues françaises au point d'essayer de se l'approprier ; parfois très imparfaitement et maladroitement comme le soulignent quelques enquêtés. Pour sa part, le rap (américain ou français), style musical qui trouve ses origines dans les espaces urbains précités, apparaît également aux yeux de certains de nos enquêtés comme un véritable « vivier » d'expressions alimentant le « parler jeune ».

Il reste cependant que pour une part notable de notre collectif, le « parler jeune » viendrait simplement – comme son nom l'indique – des jeunes. Il serait, d'une certaine manière, la création collective d'une jeunesse qui peut se concevoir comme une subculture au sein de laquelle chaque groupe invente ses propres codes en vue de se distinguer des autres. Pour d'autres enquêtés, enfin, ce sont la télévision, la musique, le cinéma, la radio ou encore les nouvelles technologies de l'information et de la communication qui se trouvent à l'origine du « parler jeune », tout en constituant par ailleurs des moyens particulièrement efficaces de diffusion des termes ou expressions propres à ce parler à utiliser.

A l'analyse, quatre périodes, correspondant à autant de tranches d'âge, se dégagent quand il s'agit pour nos enquêtés de définir l'âge auquel ils

auraient commencé à pratiquer le « parler jeune ». Certains d'entre eux font remonter avant l'âge de dix ans leur usage de celui-ci. La scolarisation et ses corollaires, tels la socialisation (en particulier la relation avec des pairs) ou l'éloignement de la cellule familiale (même s'il est alors minime), expliquent, selon ces enquêtés, qu'ils aient employé cette variété relativement tôt. Pour d'autres, ce serait entre dix et onze ans qu'ils ont commencé à l'employer, sous l'influence des plus « grands », des plus âgés. Mais, plus de la moitié du collectif situe entre douze et treize ans les débuts de leur emploi du « parler jeune ». Cette période correspond globalement à leur entrée à l'école secondaire (degré secondaire I) ou à un changement sur le plan scolaire. A cet égard, la nécessité de s'intégrer, de s'identifier à un groupe – qu'il soit ou non clairement circonscrit – et d'en adopter les attributs, en particulier vestimentaires et langagiers, est mis en évidence par nombre d'enquêtés. Enfin, quelques répondants fixent entre quatorze et quinze ans leur premier emploi du « parler jeune », âge que certains d'entre eux mettent en rapport avec une forme de socialisation par les pairs non plus strictement inscrite dans le cadre scolaire, mais tournée vers l'extérieur (premières sorties, etc.).

Si une poignée d'entre eux apparaissent convaincus que leur emploi du « parler jeune » ne devrait pas véritablement se modifier au fil du temps, la plupart des jeunes interrogés émet l'avis contraire, estimant que, d'une manière qui semble relativement naturelle, leur pratique du parler jeune changera quand ils gagneront en maturité et/ou quand ils se trouveront insérés dans l'univers professionnel, perçu comme étant peu ouvert à l'exercice d'un français non standard.

S'agissant des raisons qui peuvent conduire les jeunes Romands à l'utilisation du « parler jeune », on aura noté les trois fonctions majeures qui lui sont associées et qui, fait important, n'entrent pas dans un rapport d'exclusion : i) une fonction identitaire dont l'activation vise à se sentir intégré et à s'identifier à un groupe, plus ou moins circonscrit, de pairs, ii) une fonction ludique qui permet de tirer un certain profit en pouvant amuser divers types interlocuteurs, jeunes ou adultes et iii) une fonction cryptique qui offre la possibilité de communiquer avec certains locuteurs, au détriment d'autres, souvent des adultes. A ces trois principales fonctions susceptibles d'être attachées ici au « parler jeune » et également observées sur d'autres terrains, on peut en ajouter d'autres beaucoup plus marginales il est vrai, comme cette fonction de type cathartique qui, lorsqu'il s'agit d'exprimer un dissentiment ou une critique par exemple au travers d'éléments relevant du « parler jeune », exerce une action plus ou moins apaisante.

Tous les jeunes concernés sont d'avis que la pratique du « parler jeune » concerne tant les filles que les garçons. Mais, si la moitié d'entre eux ne voit aucune différence en la matière entre les sexes, l'autre moitié considère à l'inverse que garçons et filles se distinguent en termes de pratique de ce parler. Au nombre de ces différences, on note la conviction que les filles offriraient une pratique « adoucie » du « parler jeune », ou qu'elles y recourraient moins fréquemment que les garçons.

Au plan des contextes d'utilisation du « parler jeune », on retiendra que tous les répondants ou presque considèrent ce dernier comme étant inadéquat dans le cadre professionnel. Ce, d'abord et avant tout, en raison d'une forme de *déférence* ou de *respect* qu'il convient d'adopter surtout en face des employeurs.

S'agissant du contexte scolaire, force est de constater que les enseignants, quels qu'ils soient, semblent faire l'objet d'un *respect* certain, respect qui se traduit par un refus déclaré par la quasi totalité de nos répondants de « parler jeune » devant eux. Les parents ne représentent à l'évidence pas non plus des interlocuteurs privilégiés quand il est question de recourir au « parler jeune ». Ainsi de très nombreux répondants déclarent « faire attention » à leur manière de parler en leur présence, soit ici à renoncer à utiliser le « parler jeune ». Ce choix leur semble en particulier commandé, outre par un souci d'intercompréhension, par le respect qu'ils disent leur devoir.

En fin de compte, le « parler jeune » apparaît essentiellement comme une pratique de pairs marquant l'appartenance au groupe et la renforçant par lui-même. Qu'il soit question des amis qu'ils fréquentent dans le cadre de l'école, d'activités sportives, de loisirs divers ou de sorties, la très grande part de nos répondants disent s'exprimer dans un langage qui leur est propre lorsqu'ils se trouvent avec ceux qu'ils connaissent bien, qui leur sont familiers et dont ils se sentent proches. Il ne faut toutefois pas tirer de ce dernier résultat l'idée d'une pratique généralisée du « parler jeune » entre jeunes. En effet, plusieurs enquêtés affirment s'abstenir d'utiliser ce parler avec certains de leurs congénères, notamment avec ceux qu'ils ne connaissent pas. C'est avant tout la crainte d'être pris pour ce que l'on n'est pas qui semble conduire à pareille attitude.

La position de la Suisse romande dans l'espace francophone nous a conduits à formuler des hypothèses interrogeant l'incidence de cette

position sur les représentations des jeunes Romands à propos de cette variété de français – le « parler jeune » – qui leur appartiendrait. De ce point de vue, tout porte à croire que ces représentations se trouvent partiellement conditionnées par leur identité de francophones de périphérie. Si le quart des jeunes interrogés estime que le « parler jeune » romand et le « parler jeune » français se confondent notamment en raison de références télévisuelles et musicales communes et de préoccupations juvéniles largement partagées, il apparaît que pour les trois autres quarts ces deux parlars se distinguent. A l'examen, deux grands types d'arguments sont avancés pour rendre compte de cette distinction. Si les premiers, minoritaires, admettent que des contextes socio-économiques (immigration, urbanisme) différents engendrent des parlars – jeunes – différents, les seconds en appellent, de quelque manière, à l'incidence sur le linguistique de la position périphérique de la Suisse romande. C'est ainsi que les jeunes qui formulent ce dernier type d'arguments qualifient la Suisse romande de « suiveuse » admis que les innovations lexicales reviendraient aux seuls Français et que leur diffusion peut se produire de manière différée.

Cette acceptation d'une certaine subordination linguistique soulignant le caractère provincial, pour le dire dans les termes du linguiste, se retrouve par ailleurs dans les propos de nombre de membres du collectif quand il s'agit pour eux de s'exprimer sur leurs rapports avec leurs homologues français. De fait, près des trois quarts d'entre eux reconnaissent, peu ou prou, une « supériorité » à leurs voisins dans un certain maniement du « parler jeune », lesquels sont considérés, de façon plus ou moins admirative par d'aucuns, comme étant capable de recourir au « parler jeune » de façon autrement plus agressive que celle observable chez les jeunes Romands.

On l'a vu, ces rapports entre locuteurs du centre et locuteurs de périphérie semblent même conduire plusieurs de nos enquêtés en situation d'interaction avec de jeunes Français à manifester un certain sentiment d'infériorité linguistique, bien qu'une part notable du collectif, il est vrai, refuse toute hiérarchie entre les « parlars jeunes » de France et de Suisse, égaux par-delà leurs possibles différences.

Les jeunes de seize à dix-neuf/vingt ans sont séparés par toutes sortes de distances et de différences sociales. Ces dernières n'ont pas manqué de

conduire à une certaine diversité de points de vue sur l'objet d'investigation de notre étude. On retiendra surtout ici le fait que filles et garçons ne conçoivent pas, au total, le « parler jeune » en des termes parfaitement identiques. Ainsi, il apparaît que les premières sont, davantage que les seconds, convaincues que, dans leur pratique du « parler jeune », les filles sont généralement moins vulgaires et moins « agressives » que les garçons, reflet peut-être d'une certaine intériorisation de l'idée selon laquelle les femmes sont davantage soumises aux pressions des normes – linguistiques comprises – de bienséance. C'est peut-être à cette même idée qu'il faut en appeler pour donner sens à ce résultat qui veut que le segment masculin de notre collectif considère dans sa grande majorité – et généralement avec satisfaction – que les filles font un usage moins intensif du « parler jeune ».

\*\*\*\*\*

En dépit des limites, certes attendues, qu'elle présente, notre étude invite à énoncer deux types de propositions à valeur de recommandations. Au plan scientifique d'abord, nos données appellent à la mise en route de plusieurs recherches. L'une d'entre elles, d'orientation ethnographique, devrait porter sur les pratiques en situation du « parler jeune » romand. Ses résultats permettraient d'évaluer la convergence entre les pratiques déclarées (représentations) et les pratiques effectives des jeunes Romands. Plus concrètement, il s'agirait de pouvoir s'assurer que cette capacité, largement avancée par notre collectif, à pouvoir changer de registres langagiers dans les situations qui l'imposent (au travail par exemple) représente bien une réalité pour toutes et tous.

Au plan pratique, les propositions formulées ici le sont en pensant particulièrement à trois catégories d'acteurs sociaux : les jeunes eux-mêmes – sans qui la présente étude n'aurait pu aboutir –, le patronat et le corps enseignant.

Compte tenu de certaines réactions à l'endroit du « parler jeune » manifestées par les patrons et les responsables de la formation professionnelle, il apparaît de première importance pour les jeunes de Suisse romande de tenir pleinement compte du contenu de ces réactions. En d'autres termes, le rapport de force étant ce qu'il est, ils ont tout intérêt à se trouver en conformité avec les représentations qu'ils ont d'eux-mêmes et de leurs comportements langagiers. Pour ceux qui seraient dans l'incapacité d'offrir une telle conformité, il reviendrait évidemment à l'école, dont l'une des missions vise à conduire à l'émancipation, de développer des stratégies idoines en ces matières et de leur fournir les outils leur permettant d'y parvenir.

Le patronat, ou plus exactement une part de ses représentants, tirerait un certain avantage à prendre connaissance du contenu de notre étude en ce sens qu'il pourrait mesurer le degré de conscience partagée que semble avoir une majorité des jeunes en âge d'entrer dans le monde du travail des contraintes inhérentes à celui-ci en termes langagiers notamment. De plus, une meilleure connaissance de la variété « parler jeune » – dans sa complexité – permettrait, à ces représentants patronaux, de ne pas la réduire systématiquement à une forme de « français incorrect » qui contreviendrait aux règles de politesse qui sous-tendent la conversation et que l'on est en droit d'attendre dans un atelier, dans un bureau ou encore dans une boutique. Il n'est pas déraisonnable de penser réussir pareille entreprise au travers d'une série de forums de discussion dans les milieux concernés, sur la base – pourquoi pas – du produit de notre étude.

Enfin, on voudrait conclure ce volume en formulant une recommandation à l'endroit du corps enseignant dans toutes ses composantes (socioprofessionnelle comprise). Celle-ci porte bien entendu sur le « parler jeune », ainsi que sur les diverses fonctions qui lui sont associées. Selon nous, il importe d'avoir un corps enseignant qui ait conscience de l'importance du « parler jeune » en tant que marqueur d'identité pour une certaine jeunesse. Cette conscience devrait ainsi le conduire à l'envisager autrement que comme une variété que l'on use uniquement à des fins « transgressives », en classe comme ailleurs. A cet égard, il faut mentionner ici plusieurs invitations qui nous ont été adressées (Ecoles, Instituts de formation, sociétés) en vue de présenter et de discuter le fruit de notre étude devant des formateurs. Gageons que ces diverses

interventions, toujours bien accueillies, aient été les premières occasions d'aller dans le sens de cette recommandation.

## Bibliographie

Androutsopoulos J. & Georgakopoulou A. (2008), « Youth, discourse, and interpersonal management », in G. Antos & Ventola E. (eds.), *Handbook of Interpersonal Communication*, New York, Mouton de Gruyter, (<http://jannisandroutsopoulos.files.wordpress.com/2009/09/youth-discourse-and-interpersonal-management-12-07.pdf>).

Auzanneau M. et Juillard C. (dir.) 2012, « Jeunes et parlers jeunes : des catégories en question », *Langage et société*, n° 141.

Bacqué M-H. & Sintomer Y. (2001,) « Affiliations et désaffiliations en banlieue. Réflexions à partir des exemples de Saint-Denis et d'Aubervilliers », *Revue française de sociologie*, 42-2, p. 217-249.

Berger P. & Thomas Luckman T. (1986), *La construction sociale de la réalité*, Paris : Méridiens Klincksieck.

Billiez J. (1992), « Le 'parler véhiculaire interethnique' de groupes d'adolescents en milieu urbain », in *Des langues et des villes*, Paris : Didier Erudition, p. 117-126.

Boyer H. (1997), « Le statut de la suffixation en -os », *Langue française*, 114, p. 35-40.

Bulot T. (2004). « Parlers jeunes et la mémoire sociolinguistique, questionnement sur l'urbanité langagières », *Cahiers de sociolinguistique*, 9, p. 133-147.

De Singly F. (2006), *Les adonaissants*, Paris : Armand Colin.

Eckert P. (2000), *Linguistic variation as social practice*, Malden: Blackwell Publishers.

Francard M. (2001), Le français de référence : formes, normes et identité. *Cahiers de l'Institut Linguistique de Louvain* 27, (1-2), p. 223-240.

- Francard M. (2010), « Entre contradictions et illusions : quelle(s) francophonie(s) pour quels francophones ? », dans K. Malausséna & Sznicer G. (éds), *Traversées francophones*, Genève : Editions Hurter (p. 152-159).
- Francard M. (2011), « Préface », dans A. Prokhodkine, *Dynamique normative du français en usage en Suisse romande*, Paris : L'Harmattan, p. 5-8.
- Galland O. (2001), « Adolescence, post-adolescence, jeunesse : retour sur quelques interprétations », *Revue française de sociologie*, n°4, vol. 42, 2001, p. 611-640.
- Galland O. (2007) [1991], *Sociologie de la jeunesse*, Paris : Armand Colin.
- Goffman E. (1973), *La Présentation de soi. La Mise en scène de la vie quotidienne I*, Paris : Editions de Minuit.
- Goudaillier J.-P. (2001), *Comment tu tchatches ! Dictionnaire du français contemporain des cités*, Paris : Maisonneuve & Larose.
- Granovetter M.S. (1973,) «The Strenght of Weak», *The American Journal of Sociology*, Volume 78, Issue 6 (May), p. 1360-1380.
- Guiraud P. (1985), *L'argot*, Paris : PUF (QSJ ? 9<sup>e</sup> éd.).
- Heller M. (2002), *Eléments d'une sociolinguistique critique*, Paris : Didier.
- Houdebine A.-M. (1998), « Insécurité linguistique, imaginaire linguistique et féminisation des noms de métiers », dans P. Singy (éd.), *Les femmes et la langue. L'insécurité linguistique en question*, Paris : Delachaux-Niestlé, p. 155-176.
- Labov W. (1998), « Vers une réévaluation de l'insécurité linguistique des femmes » dans P. Singy (éd.), *Les femmes et la langue. L'insécurité linguistique en question*, Paris : Delachaux-Niestlé, p. 25-35.
- Labov W. (1972), *Language in the inner city. Studies in the Black English Vernacular*, Philadelphia: University of Pennsylvania Press.
- Labov W. (1978), *Le parler ordinaire*, Paris : Editions de Minuit.
- Lamizet B. (2004), « Y-a-t-il un « parler jeune » ? », *Cahiers de sociolinguistique*, 9, p. 75-98.

Lepoutre D. (1997), *Cœur de banlieue : Codes, rites et langages*, Paris : Editions Odile Jacob.

Levi G. & Schmitt J-C. (Eds), (1996), *Histoire des Jeunes en Occident*, Paris : Editions du Seuil.

Liogier E. (2002), « Quelles approches théoriques pour la description du français parlé par les jeunes des cités ? », *La linguistique*, 38, p. 41-52.

Mauger G. (2006), *Les bandes, le milieu et la bohème populaire, Étude de sociologie de la déviance des jeunes des classes populaires (1975-2005)*, Paris : Belin.

Maurais J. (2008), *Les Québécois et la norme*, Office québécois de la langue française : <http://www.olf.qc.ca/etudes/etude07.pdf>

Metton-Gayon C. (2009), *Les adolescents, leur téléphone et Internet. « Tu viens sur MSN ? »* Paris : L'Harmattan.

Pasquier D. (2005), *Cultures lycéennes : La tyrannie de la majorité*, Paris : Autrement.

Poglia Mileti F. et Ischer P. (2012), « Le "parler jeune" au sein des sociabilités juvéniles : pratiques situées, représentations et gestion de l'image de soi », *Agora Débats/Jeunesse*, Vol. 60, p. 9.20.

Pujolar J. (2008), « Youth, language and identity ». *Noves SL: Revista de Sociolingüística*, [http://www6.gencat.net/llengcat/noves/hm08hivern/docs/a\\_pujolar.pdf](http://www6.gencat.net/llengcat/noves/hm08hivern/docs/a_pujolar.pdf)

Rivière C-A. (2002), « La Pratique du mini-message. Une double stratégie d'extériorisation et de retrait de l'intimité dans les interactions quotidiennes », *Réseaux « Mobiles »*, vol. 20, n° 112-113 , p. 139-168.

Sauvadet T. (2006), *Le capital guerrier : Concurrence et solidarité entre jeunes de cité*, Paris : Armand Colin.

Singy P. (1996), *L'image du français en suisse romande*, Paris : L'Harmattan.

Singy P. (2010), « L'imaginaire linguistique des Romands et le facteur identitaire en contexte francophone », dans K. Malausséna & G. Sznicer (eds), *Traversées francophones*, Genève : Editions Hurter, p. 182-189.

Singy P. (dir.). (2004), *Identités de genre, identités de classe et insécurité linguistique*, Berne : Peter Lang.

Trimaille C. (2004), « Etudes de parlers de jeunes urbains en France. Eléments pour un état des lieux », *Cahiers de sociolinguistique*, 9, p. 99-132.

Trimaille C. & Billiez J. (2007), « Pratiques langagières de jeunes urbains : peut-on parler de « parler » ? », dans E. Galazzi & Molinari C. (éds.), *Les français en émergence*, Berne : Lang, p. 95-109.

Warnant L. (1973), « Dialecte du français et français régionaux », *Langue Française*, 18, p. 100-125.

